

LA

GRANDE MARNIÈRE

DRAME EN HUIT TABLEAUX

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la PORTE-SAINT-MARTIN, le mardi 3 avril 1888.

GEORGES OHNET

LA GRANDE MARNIÈRE

DRAME EN HUIT TABLEAUX



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50
—
1906

PERSONNAGES

CARVAJAN	MM.	Paulin Ménier.
PASCAL CARVAJAN		Volny.
LE MARQUIS DE CLAIREFONT.		Darmont.
ROBERT DE CLAIREFONT		Bertal.
MALÉZEAU		Léon Noel.
LE ROUSSOT		Mévisto.
CROIX-MESNIL		Rhodé.
CASSEGRAIN		Francès.
FLEURY		Herbert.
TONDEUR		Bouyer.
POURTOIS		Périer.
UN JUGE D'INSTRUCTION		Rosny.
TOURETTE		Violet.
DUMONTIER		Jégu.
JOUSSELIN		Samson.
UN PRÉFET		Delisle.
UN MÉDECIN		Riva.
UN AVOCAT		Poggi.
BERNARD		Gaspard.
ANTOINETTE DE CLAIREFONT.	Mmes	M. L. Marsy.
Mlle DE SAINT-MAURICE		Claudia.
ROSE		Varly.
MADAME TOURETTE		Durand.
MADAME DE SAINT-ANDRÉ		Boulanger.
ALICE DUMONTIER		Henry.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. Bellevaut régisseur général du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

LA GRANDE MARNIÈRE

PREMIER TABLEAU

Un carrefour de forêt. — A droite, au second plan, les derrières du cabaret de Pourtois, — tonnelles, tables. — A gauche au second plan, le bord d'un étang; au fond, les dernières pentes de la Grande Marnière au sommet desquelles se dresse le château de Clairefont, et dans l'éloignement les toits de la ville.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROUSSOT, ROSE, FLEURY, TONDEUR, POURTOIS.

ROSE, battant son linge. Le Roussot est couché devant elle.

Tapez ferme, la lavandière,
Tapez ferme et rincez itou.
A la mare l'iau n'est pas chère,
A c'matin il a plu beaucoup !
Tapez ! Tapez !

FLEURY, venant du fond avec Tondeur.

Bonjour, la Rose... Ton père est-il par ici ?

ROSE.

Le père Cassegrain est parti dès la fine piquette du jour.

TONDEUR.

Pour travailler le gibier de M. le marquis.

ROSE.

Il ne me l'a point dit, dà...

TONDEUR.

Mais tu le sais bien tout de même...

ROSE.

Le vieux est assez grand pour se conduire tout seul : il ne raconte pas ses affaires...

Elle chante en battant son linge.

Tapez ! Tapez !

FLEURY, *frappant au cabaret.*

Hé ! Pourtois !

POURTOIS.

Ah ! Monsieur Fleury, bonjour... Ça va bien, père Tondeur ?

TONDEUR.

Et chez toi, les préparatifs de la fête ?

POURTOIS.

Les ouvriers finissent de tendre la toile sur la salle de danse... Nous aurons encore une belle Saint-Firmin, cette année.

ROSE.

Et les messieurs de la ville viendront au bal ?

FLEURY.

Comme d'habitude, ainsi que les messieurs des châteaux.

ROSE.

Et nous danserons!

LE ROUSSOT, qui s'est levé.

Oh ! Danser... Rose... Danser !...

ROSE.

Avec toi, le Roussot ?... Mais regarde comme tu es fait, mon gars !... Je t'aime bien... quoique tu sois un simple... mais vrai, tu n'es pas assez soigné sur ta personne... Tu sens l'odeur de tes moutons, et ce n'est pas plaisant pour une fille !...

LE ROUSSOT.

Beau pour la fête !

POURTOIS, riant.

Voyez-vous le cachottier... Il est capable d'avoir acheté une blouse neuve !

ROSE.

Eh bien, sois seulement présentable... et je danserai avec toi, comme avec les autres.

Elle retourne à son linge suivie par le Roussot qui s'accroupit près d'elle et la regarde avec extase.

FLEURY, à Pourtois.

Ah ça ! soyons sérieux... M. Carvajan est-il venu par ici, ce matin?

POURTOIS.

Je ne l'ai pas vu.

FLEURY.

Il va venir.

POURTOIS.

Il y a du nouveau ?

TONDEUR.

Et du gros !

POURTOIS.

Du côté de Clairefont ?

TONDEUR.

Oui.

POURTOIS.

Alors entrons.

Ils entrent dans le cabaret.

ROSE.

Tapez ! Tapez !
Oui, mon Roussot, comme avec les autres... quoique tu ne sois qu'une grosse bête...

SCÈNE II

LES MÊMES, ROBERT, *entrant le fusil sur l'épaule.*

ROBERT, *gaîment.*

Ah ! je t'y prends, la Rose, à causer avec ton amoureux. (*Au Roussot.*) Allons ! Housse ! Tes moutons ne sont pas là pour se garder tout seuls.

Le Roussot pousse un sifflement, éclate d'un rire idiot, et s'en va en faisant claquer son fouet.

ROBERT.

Et tu fais la fière, Rosette, quand tu es si aimable avec le plus laid des gars de la ferme !

ROSE.

Êtes-vous venu ici pour me chercher des raisons ?

ROBERT.

Ma foi non ! Je montais aux bois quand je t'ai entendue causer avec le berger. Mais je ne t'aurai pas dérangée pour rien...

Il l'embrasse.

ROSE.

Lorsqu'on embrasse la fille, il ne faut pas tourmen-

ter le père... Qu'est-ce que vous avez encore fait au bonhomme Cassegrain?

ROBERT.

Oh! si tu veux que nous restions bons amis, ne parlons pas de ta vieille canaille de père.

ROSE.

Et moi, monsieur le comte, je ne veux pas que vous me parliez, si vous devez le traiter de la sorte.

ROBERT.

Allons! ne fais pas la méchante.

Il la prend, la serre et la caresse.

ROSE.

Si vous vouliez, pourtant. Le père a la passion des bois et la rage du gibier. Eh bien! prenez-le comme garde. La masure de la Saucelle est sans locataire. Ça me serait bien commode pour venir en journée au château... et ça me ferait tant de plaisir.

ROBERT, la lutinant.

Tu n'es pas bête. (Changeant de ton.) Mais, non, vois-tu, le vieux Cassegrain est trop gredin!

ROSE, avec colère.

Ah! c'est comme ça! Eh bien! si vous touchez maintenant à un pli de ma robe je préviendrai mademoiselle Antoinette, votre sœur. Ah! mais!

ROBERT, riant.

Bravo! La vertu t'embellit!... Tiens, regarde là-bas ton galant aux cheveux rouges qui t'observe...

ROSE.

Le Roussot est un brave garçon qui ne ferait pas de mal à une mouche. Il a été recueilli à la ferme, après avoir été trouvé exposé sur le revers de la route... C'est mon camarade... Marchez! Il ne dirait pas de mal du pere, lui.

ROBERT.

Je crois bien, il ne parle pas! Allons! La paix! nous tâcherons de te satisfaire... mais que je n'attrape plus Cassegrain à poser des collets...

ROSE.

Oh! vous êtes gentil, quand vous voulez ! (Robert la prend dans ses bras.) Ah! vous m'avez fait mal. Ne me serrez pas tant. Vous êtes si fort!... Vous m'étoufferiez sans le vouloir.

SCÈNE III

Les Mêmes, TONDEUR, puis FLEURY, puis POURTOIS et CARVAJAN.

TONDEUR.

Et ce serait grand dommage!... Votre serviteur, monsieur Robert. Mâtin! Vous vous chauffez d'un fameux bois!

ROBERT, rudement.

Qu'est-ce qui vous amène ici?

TONDEUR.

Eh! Mes ouvriers, donc, qui finissent la charpente de la salle de bal. On vous y verra, monsieur le comte?

ROBERT, plus doucement.

Certes, les plus belles filles du pays y seront... N'est-ce pas, Rose?

TONDEUR.

Elle boude... (Confidentiellement.) Mais pendant ce temps-là, Cassegrain ne boude pas, lui... Il était dret le matin dans la côte...

ROBERT.

Ah! le brigand! Il me prend mes lièvres! Adieu,

Rose... Tu sais ce que je t'ai dit... Mais si je pince ton père... gare à lui!

ROSE.

Allez! il est plus malin que vous!

ROBERT.

C'est ce que nous verrons!

Il sort.

ROSE.

Pourquoi lui avez-vous dit ça, père Tondeur?

TONDEUR, *sérieux.*

Parce qu'il nous gênait ici.

Carvajan sort du cabaret avec Fleury et Pourtois.

ROSE, *à part.*

M. Carvajan!... Qu'est-ce qu'on va trafiquer?

Elle sort, son linge sur l'épaule.

SCÈNE IV

CARVAJAN, TONDEUR, FLEURY, POURTOIS.

FLEURY.

Il y a trop de monde aujourd'hui dans la maison. En plein air on sera plus tranquille. Pourtois, veillez à ce qu'on ne nous dérange pas.

Pourtois va au fond s'asseoir sur une table.

CARVAJAN.

Tondeur, je vous écoute. Qu'est-ce qu'il y a?

TONDEUR.

Eh bien! patron, il y a que M. le marquis de Clairefont m'a fait venir hier soir pour me proposer un drôle de marché... Ah! si jamais j'aurais pensé qu'il s'y déciderait, par exemple!

CARVAJAN, rudement.

Allez donc, satané bavard ! Qu'est-ce qu'il voulait?

TONDEUR.

Me vendre toute la futaie du parc réservé, pour soixante mille francs.

CARVAJAN.

Il est à bout... Il brûle ses dernières cartouches!

TONDEUR.

J'ai dit : à soixante mille... jamais ! Il a baissé à cinquante... J'ai dit : non. Il est devenu tout pâle et m'a déclaré : Il me faut quarante mille francs, ou je ne vends pas... J'ai dit : monsieur le marquis, il r'y a que M. Carvajan qui puisse faire l'opération... car il a des hypothèques sur le bois. Il a marmotté : quarante mille francs et deux mois de répit ce serait le salut. Soit, priez M. Carvajan de venir me voir. Alors, patron, je vous ai fait prévenir. Voilà !

CARVAJAN, menaçant.

Ah! Il veut me voir. Eh bien, il me verra!

TONDEUR.

Mais pourquoi a-t-il besoin de ces quarante mille francs ?

FLEURY.

Peut-être veut-il reprendre l'exploitation de la Grande Marnière, en se servant de sa nouvelle invention : la fameuse machine à vapeur.

CARVAJAN.

Ah! vous connaissez la fameuse machine, monsieur Fleury?

FLEURY, doucereux.

Mon Dieu! Monsieur le maire... je suis greffier de la justice de paix... Je vois beaucoup de gens, et j'entends beaucoup de choses... Je pratique les uns et je recueille

les autres, adroitement, pour votre service... Car vous savez si je vous suis attaché...

TONDEUR.

Comme moi...

CARVAJAN.

Justement... Par les liens de l'intérêt...

FLEURY.

Oh! Patron...

CARVAJAN.

Ce sont les plus solides, les seuls auxquels je croie... J'ai fait votre fortune à vous, Tondeur, je fais celle de Pourtois, et je commence la vôtre, Fleury... Vous n'auriez rien pu, vous ne pourriez rien sans moi... Vous travaillez pour moi : quoi de plus simple ?.. Mais je ne m'imagine pas que vous m'aimez... Du reste ça m'est égal... Obéissez : cela suffit!

FLEURY, riant.

Ah! Ce n'est pas pour rien qu'on vous appelle le tyran de la Neuville!

CARVAJAN.

Tyran... Soit!... Redoutable pour ceux qui me barrent la route, bienfaisant pour ceux qui me l'aplanissent... Vous êtes de ceux-là... Mais qu'est-ce que vous avez entendu raconter sur l'invention de ce vieil Archimède de marquis?...

FLEURY.

Depuis quelques mois la tour nord de Clairefont, où il a installé son laboratoire, était éclairée toutes les nuits par de grandes lueurs, et des fumées rouges sortaient par les cheminées... Les gens du château, questionnés adroitement, ont dit que le vieux marquis avait fabriqué un modèle de machine, dans lequel il arrivait à brûler des copeaux mouillés, de la paille, des détritus sans valeur et à développer une chaleur extraordi-

naire... Il résulterait de cette innovation des économies de combustible considérables... Et ce serait la fortune pour l'inventeur.

CARVAJAN.

C'est ce qu'on m'a dit... J'ai consulté un ingénieur : cela est possible.

TONDEUR.

Alors?

CARVAJAN.

Alors, pour nous, tout peut être remis en question... Le domaine, le château, la Grande Marnière... tout nous échappe.

FLEURY.

Alors nos espérances, celles de nos amis...

CARVAJAN, amer.

Déçues, anéanties.

TONDEUR.

Malheur !

FLEURY, à Carvajan.

Et votre vengeance à vous, monsieur Carvajan, qui n'avez jamais rencontré de maître... Trompée aussi ? Votre haine impuissante ? Allons donc, c'est impossible !

CARVAJAN, froidement.

C'est impossible, en effet.

TONDEUR.

A la bonne heure !

CARVAJAN.

Je verrai le marquis... Je l'amuserai avec des promesses et, pendant ce temps-là, je chercherai quelque coup décisif qui jette notre homme à terre.

FLEURY.

Bien !

POURTOIS, revenant du fond.

Voici mademoiselle de Saint-Maurice et le marquis qui viennent par la grande allée. M. Malézeau les accompagne.

CARVAJAN.

A merveille. J'ai justement à lui parler à celui-là... Il faut qu'il se décide... Dans le jeu de Clairefont, ou dans le mien.

Il rentre dans le cabaret, suivi de Fleury, Pourtois et Tondeur.

SCÈNE V

LE MARQUIS, MALÉZEAU, MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

MALÉZEAU.

Je suis confus, monsieur le marquis, que vous ayez pris, ainsi que mademoiselle, la peine de me reconduire jusqu'ici...

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Pour moi, Malézeau, vous savez que je suis toujours par voies et par chemins. Quant au marquis, c'est excellent pour lui de sortir un peu... Voilà près d'un an qu'il n'a pas franchi la grille du château... A force de vivre replié sur soi-même, on cesse de se rendre compte de ce qui se passe au dehors. Et c'est ainsi qu'on se laisse prendre au dépourvu.

LE MARQUIS.

Oh ! ma sœur... voilà que vous allez encore...

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Rabâcher ?... Ah ! Honoré, il aurait fallu, depuis vingt

ans vous le répéter tous les matins, l'écrire sur tous les murs du château. Vous auriez peut-être été raisonnable et nous n'en serions pas où nous en sommes.

LE MARQUIS.

Nous reverrons les temps prospères... Jusqu'ici j'ai été très malheureux dans mes recherches... Mais, cette fois, j'ai trouvé une mine d'or.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Le Pérou? C'est la dixième fois que vous le découvrez.

LE MARQUIS.

Cette fois, c'est la vraie! Laissez-moi faire construire mon modèle en grand et prendre mes brevets... J'aurai des traités avec toutes les grandes usines du monde... C'est un revenu immense assuré... Je suis tellement sûr du succès que je risquerais mon nom, s'il le fallait, dans cette entreprise.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Mon frère, un gentilhomme n'a pas le droit de disposer de son nom.

LE MARQUIS.

Sera-t-il diminué si j'y attache l'honneur d'une belle conquête industrielle?

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE

Besogne d'ouvrier! Vous n'avez rien à y gagner et tout à y perdre.

LE MARQUIS.

Voilà, Malézeau, comme on me traite... Mais qu'importe! Je vois le triomphe certain... Quarante mille francs seulement pour les premiers travaux et pour mes brevets, et c'est la fortune!

MALÉZEAU, gravement.

Non, monsieur le marquis, c'est la ruine définitive et irrémédiable!... Pardonnez-moi, mais je dois détruire

vos illusions... La situation dans laquelle vous vous trouvez est terrible.

LE MARQUIS.

Gagnez-moi du temps, voyez mes créanciers.

MALÉZEAU.

Vous n'en avez plus qu'un : M. Carvajan.

LE MARQUIS.

Il a donc désintéressé les autres ?

MALÉZEAU.

Les autres n'étaient que ses hommes de paille, ses agents, ses associés... Véritable bande noire, dont il est le chef, et qu'il conduit avec l'ardeur d'une haine...

LE MARQUIS, assombri, l'interrompant.

Je sais... je sais...

MALÉZEAU.

En liquidant maintenant, vous pouvez sauver quelques épaves de votre fortune. Si ce n'est pour vous que ce soit pour vos enfants... Ah! si mademoiselle Antoinette était là, vous l'écouteriez...

LE MARQUIS, doucement.

Elle est allée voir les pauvres, Malézeau. (Souriant.) Vous voyez que c'est comme si elle était ici... Mais c'est justement pour elle que je persiste dans mes tentatives. Ayez confiance. J'aurai raison de tout et de tous... Un peu d'argent, un peu de temps, et ce qu'on a tramé contre moi sera inutile. Regardez les toits et les tours de Clairefont... Eh bien! avant peu j'aurai de quoi les faire dorer, si la fantaisie m'en prend.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, à Malézeau.

Il parle avec une telle assurance... S'il disait vrai pourtant?

MALÉZEAU.

Il serait trop tard...

LE MARQUIS.

Au revoir, Malézeau... Je vais travailler.

MALÉZEAU.

Monsieur le marquis, mademoiselle, tous mes hommages... (Le marquis et mademoiselle de Saint-Maurice sortent.) Incorrigible !

SCÈNE VI

MALÉZEAU, CARVAJAN.

CARVAJAN, qui est entré depuis un instant.

Il est fou, n'est-ce pas, Malézeau?...

MALÉZEAU.

Monsieur Carvajan... Vous avez entendu ?

CARVAJAN.

Les derniers mots. (Sardonique.) La fortune!... De l'or à profusion!... Et tout cela avec sa fameuse machine?... Ah! ah! (Sérieux.) Vous l'avez vue, vous, Malézeau?

MALÉZEAU.

Il y a une heure.

CARVAJAN.

Le modèle est-il important?

MALÉZEAU, à part.

Il a l'air inquiet!... Si je pouvais... (Haut.) Les résultats sont extraordinaires...

CARVAJAN, avec impatience.

Est-ce sérieux enfin?

MALÉZEAU.

Très sérieux! J'entrevois, dans un avenir très prochain, M. de Clairefont remis à flot. Il y aura peut-être plus à gagner en se mettant avec lui que contre lui...

CARVAJAN.

Ce qui veut dire ?...

MALÉZEAU.

Qu'à votre place, je changerais mon fusil d'épaule : je donnerais du temps au marquis, et lui demanderais de me faire ma part... On pourrait peut-être s'arranger... Il n'a pas de rancune : c'est un homme admirable.

CARVAJAN, avec une colère concentrée.

Ah! vraiment! C'est un homme si admirable que cela? J'en suis charmé pour lui! Parmi ses découvertes, qu'il en fasse donc une qui me plaira plus que toutes les autres : celle de l'argent qu'il me doit! Un homme admirable!... Eh bien! c'est moi qui vous le dis, Malézeau, et vous savez que je ne menace jamais en vain, si cet homme admirable n'est pas en mesure de faire face à l'échéance qui tombe à la fin de ce mois, je le fais exproprier, lui et sa noble famille, de son noble château, aussi vrai que je me nomme Carvajan.

MALÉZEAU.

Mais, monsieur...

CARVAJAN.

Ça suffit! Jusqu'à la fin du mois, ni plus ni moins. Quant à vous, mon cher, qui donnez de si bons conseils aux autres... recevez-en un pour vous... Ce pays est partagé en deux camps. Tout ce qui n'est pas pour Clairefont, est pour Carvajan... Jusqu'ici vous avez été de l'un à l'autre; il faut vous décider. Je n'aime pas les hésitants... Pour qui serez-vous?

MALÉZEAU.

Monsieur, je suis bien peu de chose, mais depuis trente ans la famille de Clairefont peut compter sur mon dévouement... A mon âge on ne change plus ses habitudes.

CARVAJAN, railleur.

Ah! Ah! vous aussi vous êtes un homme admirable!...

A merveille!... Vous vous souviendrez que je vous avais donné le choix.

MALÉZEAU.

J'ai bonne mémoire.

CARVAJAN.

Bonjour!

MALÉZEAU.

Votre serviteur, monsieur le maire... (A part.) Pauvre marquis!

Il sort par le fond.

FLEURY, venant à Carvajan.

Eh bien?

CARVAJAN.

J'avais deviné juste... Ils jouent leur dernière carte sur cette fameuse invention. Fut-ce une trouvaille de de génie, ils n'auront pas le temps d'en profiter.

Il s'éloigne par le fond en causant avec Fleury et entre dans le cabaret.

SCÈNE VII

ROSE, LE ROUSSSOT, puis ANTOINETTE et PASCAL.

ROSE, portant du linge près de la mare.

Le soleil est haut... il ne doit pas être loin de midi

LE ROUSSOT, répétant.

Midi.

ROSE.

Aide-moi... Ne reste pas à me regarder, les bras croisés...

LE ROUSSOT.

Rose... oh! Belle!

ROSE.

De plus huppés que toi me l'ont dit, tu sais.

LE ROUSSOT, menaçant.

Enjoleux!

ROSE.

Qu'en sais-tu? (Le Roussot hoche la tête tristement.) Tu vas me dire du mal de mes amoureux avec une figure pareille?... Regarde-toi donc!

Elle le fait pencher sur l'eau.

LE ROUSSOT, avec un gémissement.

Oh! (Il prend Rose dans ses bras. Avec un accent passionné:) Oh! Belle! belle!

ROSE.

Eh bien! Tu n'es pas gêné! Je vas te débarbouiller avec mon battoir.

LE ROUSSOT, la tenant.

Rose... Rose...

ROSE.

Allons! Tu es bête!... Finis!... On ne sait pas si tu as envie de mordre ou de caresser. (Un peu effrayée.) Vas-tu me jeter à l'eau?

Pascal et Antoinette paraissent au fond, venant de la gauche.

PASCAL.

Qu'est cela? Voilà un mauvais jeu. (Elevant la voix.) Cesseras-tu, garnement, ou faut-il que j'aille te secouer les oreilles?

ANTOINETTE.

Ce garçon est à moitié sourd et muet... Laissez-moi faire.

Elle va au Roussot et lui touche l'épaule avec son ombrelle.

LE ROUSSOT, se retournant.

La demoiselle... Ah! ah! ah!

Il s'en va en ricanant et en faisant claquer son fouet.

ANTOINETTE.

Tu as tort, Rose, de laisser le Roussot se familiariser ainsi avec toi.

ROSE.

Oh! il n'est pas méchant... Un peu taquin seulement... Il quitte toujours ses moutons pour venir m'aguicher. Mais je ne le crains point, dà! Et j'aurais bien su m'en débarrasser toute seule... Du reste, ma lessive est finie, et je m'en retourne.

ANTOINETTE.

Viens me voir cet après-midi... J'aurai besoin de toi.

ROSE.

A votre service, mademoiselle... Votre servante, monsieur... (Regardant Pascal.) Voilà un beau garçon.

Elle sort.

SCÈNE VIII

ANTOINETTE, PASCAL.

ANTOINETTE.

Je vous demande pardon, monsieur, de cet intermède...

PASCAL.

C'est à moi de m'excuser, mademoiselle, car je crains de vous avoir détournée de votre route.

ANTOINETTE.

Non, monsieur... D'ailleurs, le mal n'eût pas été

grand : je me promenais, quand je vous ai rencontré perdu dans le dédale de nos chemins creux.

PASCAL.

Il y avait plus d'une heure que j'errais dans les herbages, pris entre les haies, ne trouvant pas d'issue, quand j'ai entendu le bruit de vos pas sur les cailloux du sentier... J'ai couru, et bien m'en a pris, puisque j'ai eu l'heureuse fortune de m'adresser à vous, qui avez eu tant de complaisance.

ANTOINETTE.

Ici, monsieur, vous ne pouvez plus vous égarer : la ville est devant vous.

PASCAL.

Je me reconnais... A gauche, dans les arbres, c'est le château de Clairefont ; et, là-bas, ce tertre blanc surmonté de charpente, c'est la Grande Marnière

ANTOINETTE, **hochant tristement la tête.**

Oui, c'est la Grande Marnière. Vous avez donc habité le pays?

PASCAL.

J'y suis né... Mais je l'ai quitté depuis douze ans, et pendant ce temps-là tout a bien changé...

ANTOINETTE.

Oui, tout : hommes et choses.

PASCAL.

Depuis hier soir seulement, je suis de retour; et ce matin, en voyant le ciel bleu, inondé de soleil, en respirant l'air pur et léger, j'ai été pris d'une sorte d'ivresse... Je me suis jeté dans la campagne, tout droit devant moi, j'ai marché le long des trèfles qui sentaient bon, au bord des chaumes, où chantaient les alouettes, il m'a semblé que je retrouvais mon enfance, et mon cœur s'est fondu dans une joie délicieuse. Encore une fois pardon, mademoiselle... Tout ce que je

vous dis là est fort ridicule. Je ne sais pourquoi je vous le dis... et cependant, il m'aurait été impossible de ne pas vous le dire.

ANTOINETTE.

Ne regrettez rien. Et puisque vous êtes de ce pays, et que vous y rentrez...

PASCAL.

Pour toujours, je l'espère.

ANTOINETTE.

Je vous y souhaite la bienvenue. Et maintenant, adieu, monsieur.

PASCAL, la suivant.

Mademoiselle, avant que vous vous éloigniez, ne puis-je savoir à qui je dois être reconnaissant de tant de bonne grâce?

ANTOINETTE, s'arrêtant.

Je suis mademoiselle de Clairefont.

PASCAL.

Et moi, je suis Pascal Carvajan.

ANTOINETTE, avec hauteur.

Ah!... Je viens de vous souhaiter la bienvenue, monsieur, je le regrette; prenez que je n'ai rien dit...

PASCAL, avec saisissement.

Mademoiselle... qu'y a-t-il? Pourquoi ce changement si brusque?

ANTOINETTE.

Si vous voulez le savoir, demandez-le à votre père!

Elle sort.

SCÈNE IX

PASCAL, puis CARVAJAN, entré depuis un instant.

PASCAL, descendant en scène.

A mon père ?... Que prétend-elle dire ?... Quelle arrogance quand elle a su qui j'étais !... Comme elle a su me faire comprendre que je n'existais pas pour elle... Pourquoi ?

CARVAJAN.

Je vais te le dire.

PASCAL.

Mon père ! Vous ici !

CARVAJAN, l'observant.

Tu ne m'y attendais pas... C'est toujours où on ne m'attend pas qu'on me rencontre. Et c'est ce qu'on me cache que je découvre le plus vite.

PASCAL.

Je n'ai rien à cacher.

CARVAJAN.

Tant mieux. D'ailleurs le pourrais-tu, si je ne le voulais pas ?

PASCAL, avec un peu d'amertume.

Je connais la force de votre volonté : j'en ai éprouvé les effets.

CARVAJAN.

Oublions cela. Nous avons eu autrefois, après la mort de ta mère, des différends pénibles... Tu as quitté ma maison... Tu as travaillé, tu as fait fortune... Te voilà revenu d'Amérique, avec la réputation d'un habile

homme et d'un brillant avocat, c'est bien, et je suis fier de toi. Mais sois assuré que tu peux aussi t'enorgueillir de ton père.

PASCAL.

Qu'y a-t-il donc entre vous et la famille de Clairefont ?

CARVAJAN.

Trente-cinq ans de haine, justifiée par un de ces outrages qui emplissent toute la vie... Tu vas tout savoir. J'étais alors commis, chez le père Gâtelier, le marchand de grains, et j'aimais sa fille Edile... (Mouvement de Pascal.) Je ne connaissais même pas ta mère. Le bonhomme m'avait agréé pour successeur et pour gendre. Tout mon avenir me paraissait enfermé entre les murs de cette petite boutique, dont je comptais devenir un jour le maître, et où vivait la femme que j'adorais... J'étais doux et simple. Un homme se chargea de me rendre ambitieux et violent.

PASCAL.

Cet homme ?

CARVAJAN.

Le marquis Honoré de Clairefont, le père de la jeune fille que tu viens de rencontrer. Riche, beau, porteur d'un grand nom, il s'amouracha de la fille du père Gâtelier. Passant, par hasard, devant la boutique, il fut frappé de la beauté d'Edile, il s'arrêta, lui jeta un regard que je surpris, et dès lors, chaque jour, ne manqua pas de revenir... Elle ne paraissait pas remarquer l'adoration dont elle était l'objet... Et je me prenais à espérer qu'elle demeurerait indifférente... Imbécile que j'étais ! C'est bien vieux toutes ces choses, et cependant quand j'y pense, il me monte des vagues de sang au cerveau.

PASCAL.

Mon père...

CARVAJAN, continuant.

Je fus promptement désabusé. Tiens! C'était le jour de la Saint-Firmin. Il y avait, comme tous les ans, assemblée à la Neuville, et il était d'usage que les grands propriétaires vinssent, le soir, faire danser les filles et les femmes de leurs fermiers. Je frémissais à l'idée que le marquis pourrait ainsi s'approcher d'Edile, lui parler, l'inviter, sans que j'eusse le droit d'intervenir... Contre mon attente, il ne parut pas au bal... J'étais jeune, passionné pour le plaisir... Délivré de mes craintes je m'en donnai à cœur joie. Vers minuit, je cherchai Edile pour lui réclamer une danse qu'elle m'avait promise, je ne la trouvai pas... je pensai que fatiguée elle était rentrée. Je courus à la maison : point de lumière aux fenêtres. Je frappai à la porte: aucune réponse. Mon cœur se serra. J'eus le pressentiment que l'absence du marquis était une feinte, que j'étais joué... Une rage effrayante s'empara de moi, et à toute course je pris le chemin de Clairefont... J'arrivai haletant à la grille, je vis une voiture... Je sautai à la portière... Je reconnus Edile ; je me jetai à la tête des chevaux en criant : Edile, descendez! Je ne vous laisserai pas partir! Le marquis répondit : S'il ne s'éloigne pas, coupez-lui la figure avec votre fouet! Je tenais bon. Alors le bras du cocher se leva, et la joue ensanglantée, la poitrine meurtrie, je roulai sur le pavé.

PASCAL, avec colère.

Oh!

CARVAJAN.

Ah! tu commences à me comprendre! Quand je revins à moi, la cour était vide, et la voiture emportait vers Paris Edile et son amant. Je me relevai, les yeux pleins de larmes et, tendant le bras vers le château qui se dressait insolent devant moi, je m'écriai : Tu as vu mon humiliation, tu verras ma revanche. J'ai été frappé, je frapperai à mon tour. Désormais mon existence entière sera emplie par ma vengeance. Je ne

vivrai que pour elle et tout ce qui portera le nom de Clairefont aura à compter avec moi.

PASCAL.

Et vous avez tenu votre promesse.

CARVAJAN.

Amplement... Parti de rien, je suis aujourd'hui le maire de ma ville. Ancien garçon de magasin, je suis le plus important banquier de la province. Ces champs, ces bois, qui nous entourent, domaine et apanages de Clairefont, tout est à moi... Le château, hypothéqué pour plus que sa valeur, d'un mot je puis le faire vendre... Je suis parvenu plus haut que je ne pouvais prétendre, et le marquis est descendu plus bas que je ne pouvais souhaiter.

PASCAL.

Mais comment une ruine si complète?

CARVAJAN, ricanant.

Dans l'œuvre de sa décadence, il a été mon plus puissant allié, cet homme. Je n'ai eu qu'à le laisser faire et à profiter de ses folies.

PASCAL.

De ses folies?...

CARVAJAN.

Oui. Il est possédé de la manie de l'invention. Grand travailleur, du reste, il s'est donné pour se ruiner plus de mal que moi pour faire fortune. Son cerveau fécond a multiplié les découvertes... Mais chaque tentative lui coûtait un bois ou une ferme!... Et pendant ce temps-là, ses enfants s'élevaient à la diable... Le fils, le comte Robert, est devenu un joyeux coureur de cotillon, grand chasseur et fort buveur, qui, lorsqu'il est gris, casse les reins d'un palefrenier pour un cheval mal attelé. La fille, esprit romanesque qui a jeté dans le gouffre des inventions paternelles la petite fortune qui lui revenait de sa mère...

PASCAL.

Et le marquis l'a permis?

CARVAJAN.

Est-ce qu'il s'en est douté seulement? Il vit la tête dans les nuages! Et sa fille, qui n'a plus de dot, traîne à la queue de sa robe son ancien fiancé, un capitaine de dragons, M. de Croix-Mesnil, qui n'épouse plus...

PASCAL, pensif.

Ah!

CARVAJAN.

Dame! à quoi bon le sacrement, quand on peut s'en passer?...

PASCAL, révolté.

Mon père!

CARVAJAN.

Eh! mon cher, tout le monde le dit. Jolie famille, comme tu vois, et mûre pour le désastre que je lui prépare.

PASCAL, après un temps.

Pauvres adversaires que vous avez là! Et que vous pourriez dédaigner...

CARVAJAN.

Que non pas! Tu ne sais pas tout!... En même temps que ma haine, mon intérêt est en jeu. Au travers de toutes ses aberrations le marquis avait eu une idée raisonnable : celle de se servir des gisements que contient cette colline... L'usine construite à grands frais est vide... Qu'elle soit à moi et tu verras ce qu'on en peut tirer... Ce sont des millions pour le pays, et une source d'influence inépuisable pour moi... Dans ce temps-ci, appuyé sur les masses on arrive à tout... Un seul obstacle à la prospérité générale et à ma grandeur personnelle : cette famille orgueilleuse et folle. Il faut qu'elle disparaisse. Elle disparaîtra.

PASCAL, assombri.

Mon père, êtes-vous sûr du choix des moyens que vous employez ?...

CARVAJAN.

Laisse-moi faire !... Bientôt nous quitterons la petite maison de la rue du Marché et nous habiterons Clairefont... Tu t'y plairas : il y a une vue superbe...

PASCAL.

Mon père, vous m'effrayez.

CARVAJAN, lui frappant sur l'épaule.

Enfant, va ! (Robert paraît au fond.) Tiens. Le hasard te favorise. Tu as vu la sœur, voici maintenant le frère.

SCÈNE X

Les Mêmes, ROBERT, POURTOIS, FLEURY, TONDEUR, CASSEGRAIN.

ROBERT, frappant à la vitre.

Hé ! Pourtois... (Il voit Carvajan et Pascal.) Il y a du monde, tant mieux.

TONDEUR, sortant avec Pourtois et Fleury.

Bonne chasse, monsieur le comte ?

ROBERT.

Regardez dans le fossé de la route, vous verrez ce que je rapporte.

TONDEUR, il va au fond.

Oh ! C'est Cassegrain ! Les quatre pattes liées, comme un veau qu'on mène à la foire.

CASSEGRAIN, grondant.

Ah !

ROBERT le saisissant à la cravate.

Tu grognes, vieux drôle?... Une table de cabaret... tiens, te voilà à ta place.

Il le pousse sur la table

CASSEGRAIN, hurlant.

A moi, mes bonnes gens!

POURTOIS.

Quel poignet!...

TONDEUR.

Et vous l'avez rapporté?...

ROBERT.

Sur mon épaule.

CARVAJAN, à Pascal.

Voilà l'homme!

ROBERT.

Je l'ai trouvé, dans la jeune taille, en train de poser des collets, c'était la troisième fois... (A Cassegrain que Pourtois a délié.) Tiens, coquin, voilà tes instruments de travail!

Il lui jette ses collets au visage.

CASSEGRAIN, avec un geste menaçant.

Oh!

ROBERT.

Tu sais ce que t'ai dit : avec toi plus de procés-verbaux! On t'envoie devant le tribunal, tu attrapes quinze jours de prison, pendant lesquels on te nourrit mieux que tu ne l'es chez toi; et c'est ta fille qui paie l'amende... Ce matin, je t'ai pris, ficelé, et rapporté... Passe pour cette fois!... Mais si je t'y retrouve, je te casse les reins!

CASSEGRAIN, sifflant avec ironie

Peuh! On dit ça!

ROBERT.

Ah! canaille, tu me braves!...

Il lève la main.

FLEURY, s'interposant.

Monsieur Robert... Je vous en prie... Cassegrain s'est mis dans un mauvais cas...

CARVAJAN, s'avançant.

Mais M. de Clairefont a outrepassé son droit... De pareilles violences font tort à son caractère.

ROBERT.

Le tort que je me fais, ne regarde que moi... Et je n'aime pas qu'on se mêle de mes affaires... Entendez-vous, monsieur Carvajan...

CARVAJAN, avec un sourire.

J'entends, monsieur, et je retiens.

ROBERT, à Cassegrain.

Et toi, tu sais, ce qui est dit est dit!

Il sort.

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins ROBERT.

CASSEGRAIN, avec rage.

Ah! mauvais chien! Ah! grand lâche! Tu me le paieras! Pour quelques malheureux lièvres!... Mais vous savez, il m'a pris en traître... et je ne le crains pas!...

TONDEUR.

Ne fais donc pas le malin... Sans Fleury, il t'aplatissait!

CASSEGRAIN.

Oh! malheur de malheur! La prochaine fois j'irai avec mon fusil, et je lui ferai son affaire!

FLEURY.

Allons! Cassegrain... devant monsieur le maire, ce sont des bêtises! vous ne feriez pas ce que vous dites.

CARVAJAN.

Non! Il ne le ferait pas... D'ailleurs je le lui défends...

CASSEGRAIN, s'arrêtant.

Ah! Mais ces gens de Clairefont quand donc leur aurons-nous réglé leur compte?

CARVAJAN.

Patience, mon ami. Tout se paiera!

DEUXIÈME TABLEAU

Une tente dans le jardin du cabaret de Pourtois. — Au fond, des tonnelles. — A gauche et à droite, le jardin éclairé par des lanternes vénitiennes. — Au deuxième, plan à gauche, en demi-pan coupé, une estrade avec des sièges de velours. — Tables pour les buveurs. — Au fond on danse.

SCÈNE PREMIÈRE

DANSEURS, DANSEUSES, MALÉZEAU, POURTOIS, TONDEUR, MADAME DE SAINT-ANDRÉ, MADAME TOURETTE, TOURETTE.

Au lever du rideau, la danse se termine dans le jardin, à la cantonade la musique cesse. — Des danseurs et des danseuses passent par couples avec une animation joyeuse.

POURTOIS, à Tondeur.

S'en donnent-ils! Les entendez-vous? Ils dansent comme des perdus.

TONDEUR.

Mais quand il s'agit de boire ils sont vite retrouvés!

Cris et murmures.

MALÉZEAU, entrant, donnant le bras à madame Tourette.

Pourtois, voyez donc... on se bat un peu par là!

POURTOIS.

C'est qu'il a fait chaud aujourd'hui... (Criant à la can-

tonade.) Messieurs, nous manquons de tables... De la tenue, ou dehors! Ici il n'y a que des gens comme il faut!

TOURETTE, *riant.*

Je suis content de le lui entendre dire.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Tous les ouvriers de la Neuville sont là...

MADAME TOURETTE.

C'était très amusant cette cohue... Pourquoi sommes-nous rentrés?... Est-ce qu'il faut absolument se tenir ici?

CROIX-MESNIL, *s'approchant d'elle.*

Oui, madame...

MADAME TOURETTE.

Ah! monsieur de Croix-Mesnil!... Bonsoir!... Comment se fait-il que vous soyez tout seul au bal?

CROIX-MESNIL.

J'ai obtenu, à grand'peine, une permission de mon colonel, et comme je repars demain matin, je suis allé dîner avec ma cousine, madame de Saint-André... voilà!

MADAME TOURETTE.

Nous verrons Antoinette ce soir?

CROIX-MESNIL.

Oui, madame, avec mademoiselle de Saint-Maurice et Robert...

TOURETTE.

Et le marquis de Clairefont, pas?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Le marquis ne sort plus guère, et la fête ne serait pas de son goût...

MADAME TOURETTE.

Alors ici, c'est une manière de salon?

MALÉZEAU.

Mieux, madame : une sorte d'arène, où les partis rivaux se trouvent en présence, se mesurent des yeux, se piquent de la langue, en attendant qu'un jour ils se frappent des mains... Aussi mademoiselle de Clairefont et M. Robert auraient dû imiter leur père et rester au château. . C'eût été plus prudent.

MADAME TOURETTE.

Mais c'est très curieux ce que vous me racontez là. M. Tourette et moi, qui n'habitons le pays que depuis trois semaines, nous ne savons rien de tout cela... Alors ces deux partis rivaux...

CROIX-MESNIL.

Reconnaissent pour chefs, l'un M. de Clairefont, l'autre M. Carvajan...

MADAME TOURETTE, déclamant.

Vérone vit jadis deux familles rivales.

CROIX-MESNIL.

Les Montaigu, les Capulet.

MADAME TOURETTE.

Musique de Gounod. Je connais ça !

MALÉZEAU.

Vous ne croyez pas si bien dire... c'est une véritable guerre qui est engagée, où chacun, petit et grand, combat avec un égal acharnement...

CROIX-MESNIL.

Mais non une fortune égale... Car la victoire penche, hélas, du côté de M. Carvajan.

TOURETTE.

Est-ce un si terrible homme ? J'ai été en rapport avec lui pour un chemin que nous voulons faire. Je l'ai trouvé fort aimable...

CROIX-MESNIL.

Oui, certes! s'il a espéré tirer quelque chose de vous... Avec lui rien pour rien. Vous le verrez ce soir travailler ses futurs électeurs, — car il rêve le conseil général, la députation, — et pateliner le préfet, pour l'attacher à sa cause... Ah! c'est un madré compère!

MALÉZEAU.

Eh! tenez, voici les adversaires en présence: la famille de Clairefont et la famille Carvajan entrent en même temps...

SCÈNE II

LES MÊMES, ROBERT, ANTOINETTE, MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, par la gauche; CARVAJAN, PASCAL, par la droite; DUMONTIER, FLEURY, TONDEUR et POURTOIS, puis ALICE DUMONTIER, puis ROSE et LE ROUSSOT.

Robert et Antoinette entrent et se trouvent presque face à face avec Carvajan et Pascal. Robert toise Carvajan qui l'attend de pied ferme. Il passe devant lui, d'un air de bravade.

ROBERT, allant à Croix-Mesnil et à Tourette.

Bonsoir, mes chers amis... (Regardant du côté de Carvajan.) C'est déjà assez mal composé ici!

CARVAJAN, à mi-voix.

Insolent!..

ROBERT, à madame de Saint-André.

Ma tante et ma sœur vont s'asseoir près de vous... Pourtois, pour qui ces sièges?

Il montre les chaises de velours de l'estrade.

POURTOIS.

Monsieur le comte... ils sont réservés pour les autorités...

ROBERT.

Le conseil municipal et le maire, sur des sièges de velours, quand ces dames seraient sur des chaises de paille?... Allons donc!...

Il prend les chaises et fait asseoir mademoiselle de Saint-Maurice et Antoinette.

ANTOINETTE.

Robert!...

Mouvement des amis de Carvajan.

CARVAJAN.

Laissez, Messieurs... Donnons l'exemple de la modération et de la patience... Tenons les actes de ce jeune homme pour non avenus.

POURTOIS.

Si Monsieur le maire voulait le permettre... je ferais apporter...

CARVAJAN.

Tout à l'heure... Nous ne céderons pas le terrain à M. de Clairefont... Mais je veux d'abord présenter mon fils à ces messieurs qu'il n'a pas vus depuis dix ans.

PASCAL, à part.

Elle s'est détournée pour ne pas me voir.

Il est entouré par le groupe des amis de Carvajan.

MADAME TOURETTE.

Qui est donc ce jeune homme que je vois là-bas dans la masse des courtisans de M. Carvajan ?

MALÉZEAU.

C'est son fils, madame.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Tiens! Il n'en a pas trop l'air : il est vraiment bien !

ROBERT, riant.

Ma sœur peut vous renseigner sur lui : elle le connaît!

ANTOINETTE, souriant.

Oh! Robert... Je l'ai rencontré sans savoir qui il était, et par hasard.

MADAME TOURETTE

Où donc?

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Mais où on pouvait rencontrer le fils de son père : au coin d'un bois.

MADAME TOURETTE, riant.

Il vous a demandé la bourse ou la vie?

ANTOINETTE.

Non. Son chemin tout simplement... Il a été fort respectueux.

ROBERT, menaçant.

Je l'en félicite!... Mais c'est déjà trop qu'il t'ait parlé...

MALÉZEAU.

On dit que c'est un homme d'un réel mérite... Il a mené à bien, pour de grandes compagnies françaises, des négociations financières et industrielles en Amérique. Du reste, il était, avant de partir, avocat à Paris... Il passait pour avoir un grand talent de parole.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Grand bien lui fasse! C'est encore un ennemi!

MALÉZEAU.

Qui sait! (Il va à Pascal qui s'est dégagé du cercle des amis de son père. — A Pascal.) Monsieur, j'étais le notaire de madame Carvajan, je suis, par conséquent, le vôtre... J'ai beaucoup connu votre mère... C'était une personne d'un grand cœur...

PASCAL, avec effusion.

Ah! monsieur, vous ne pouvez vous douter du bien

que vous me faites... Depuis que je suis ici, j'entends débattre des intérêts, discuter des affaires... Vous, vous évoquez le souvenir qui m'est le plus cher : je vous remercie.

DUMONTIER.

Mon cher Pascal, voici ma fille, ta cousine Alice Dumontier.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, à madame Tourette.

C'est extraordinaire! On le traite comme un personnage... On lui présente les demoiselles!

ALICE.

Est-ce que vous m'auriez reconnue, cousin ?

PASCAL.

Non certes. J'avais laissé une enfant et je retrouve une jeune fille...

ALICE.

Vous me ferez danser, tout à l'heure?

PASCAL.

Si ça vous fait plaisir.

Il remonte avec elle et disparaît.

CROIX-MESNIL, descendant en scène avec Antoinette.

Chère Antoinette, rappelez-vous que c'est un soir de Saint-Firmin, comme celui-ci, que vous avez mis votre main dans la mienne... Ne voudrez-vous point l'y laisser pour toujours?

ANTOINETTE.

Vous m'aviez promis de ne m'en jamais parler le premier... Vous savez que des motifs graves m'ont conduite à ajourner nos projets...

CROIX-MESNIL.

Le seul, le vrai motif, c'est que vous ne m'aimez pas!

ANTOINETTE, gravement.

Je vous aime beaucoup.

CROIX-MESNIL.

Vous m'avez sacrifié, cependant...

ANTOINETTE.

A mon père, qui est vieux, faible et pauvre.

CROIX-MESNIL.

Je serais riche pour vous tous...

ANTOINETTE.

Cela, vous savez bien que je ne le veux pas.

CROIX-MESNIL, tristement.

Vous avez trop de fierté !

ANTOINETTE, avec un sourire.

Je suis une Clairefont !

Ils passent à droite.

ROBERT, redescendant.

Ces bourgeoises de la Neuville sont horribles! (A Tourette et aux jeunes gens.) Après le quadrille d'honneur, si vous voulez, pour leur faire pièce, nous inviterons les petites paysannes, et nous mènerons le bal avec elles.

TOURETTE, lorgnant Rose qui entre suivie du Roussot.

Ce ne sera pas un sacrifice! Il y en a de fort gentilles !

ANTOINETTE.

Comme te voilà bien mise, Rose.

ROSE.

Mais, mademoiselle, c'est une robe à vous que j'ai là!... Vous me l'avez donnée la saison dernière... Elle me fait honneur!

ANTOINETTE.

C'est toi qui l'embellis, ma fille.

TOURETTE.

Quel est le monstre qui emboîte le pas à cette charmante enfant?

ROBERT.

C'est le berger de Clairefont...

TOURETTE.

Singulier page qu'elle s'est donné là !

ANTOINETTE, à Rose.

Allons, amuse-toi bien, mais ne danse pas trop tard... J'ai besoin de toi demain matin.

ROSE.

Soyez tranquille, mademoiselle, je ne me ferai pas espérer...

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Et ne garde pas ton chien de berger cousu à ta jupe... C'est un épouvantail à danseurs que ce garçon-là !

ROSE.

Je vais le confier au père Cassegrain.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Qui le fera boire... Dans une heure, il ne saura plus reconnaître sa main droite de sa main gauche !...

ROSE, riant.

Bah ! Pourvu qu'il me laisse tranquille ! Je lui ai cependant promis de danser une fois avec lui... Et chose promise chose due...

LE ROUSSOT, répétant.

Chose due !

ROSE.

Viens, le Roussot !

Elle sort suivie du Roussot.

POURTOIS, à Carvajan qui revient en scène.

Monsieur Carvajan, voici M. le sous-préfet...

CARVAJAN, *à son entourage.*

Messieurs, allons le recevoir...

POURTOIS.

Faut-il faire jouer la *Marseillaise* ?

CARVAJAN.

Mais non, imbécile !

POURTOIS, *étonné à part.*

Tiens ! Pourtant, ça se fait !

ROBERT, *gaîment.*

Ah ! messieurs, du recueillement... Voici la partie officielle du programme... Vous allez voir monsieur Carvajan, moins fier qu'Hippocrate, solliciter les présents d'Artaxercès... Attention !

SCÈNE III

Les Mêmes, CARVAJAN, TONDEUR, FLEURY. Gens de la Neuville, POURTOIS, Gendarmes, LE SOUS-PRÉFET.

CARVAJAN.

Combien nous vous sommes reconnaissants, monsieur le sous-préfet, d'avoir bien voulu vous déplacer pour assister à notre modeste réunion.

LE SOUS-PRÉFET.

J'ai tenu, monsieur Carvajan, à vous donner cette marque d'intérêt... Je sais quels sont vos efforts pour le bien de ce pays et vous pouvez être sûr que nous les encouragerons.

FLEURY, *à Dumontier.*

Vous entendez ?...

TONDEUR.

Oh ! M. Carvajan a l'administration dans sa manche...

TOURETTE.

Mais je le connais notre sous-préfet !... Il était remisier à la Bourse avant le krack... Je lui ai bien souvent donné des ordres ; c'était un joyeux vivant... Il est sous-préfet maintenant ? Comme il doit s'ennuyer !

ROBERT.

Allez donc lui parler, pour faire enrager Carvajan...

TOURETTE, s'approchant et saluant le sous-préfet.

Monsieur le sous-préfet...

LE SOUS-PRÉFET.

Ah !... Mon cher monsieur Tourette... Comment vous êtes dans ce pays ? (Tourette l'amène à sa femme. Le sous-préfet s'incline, et regarde mademoiselle de Clairefont. — A Tourette.) Qui est cette ravissante personne ?

TOURETTE.

Mademoiselle de Clairefont...

Le sous-préfet salue.

FLEURY, à Carvajan, bas, lui montrant le sous-préfet.

Avez-vous vu ?

CARVAJAN, de même.

Oui. C'est un sauteur !

LE SOUS-PRÉFET, revenant à Carvajan.

Monsieur le maire, n'allait-on pas danser ?

CARVAJAN, avec un sourire.

Monsieur le sous-préfet, on n'attendait que vous... (A Pourtois.) Allons, Pourtois...

Pourtois fait un geste, l'orchestre attaque un quadrille.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, à Antoinette.

Va, ma fille... Il est convenable que tu danses une fois.

CARVAJAN, voyant mademoiselle de Clairefont se lever.

Ah ! ah ! où est Pascal ? (A Dumontier.) Il faut qu'il figure dans le quadrille avec votre fille...

FLEURY.

Je vous les ramène.

Il sort par le fond.

TOURETTE, à Antoinette.

Voulez-vous, mademoiselle, me faire l'honneur de m'accepter pour cavalier ?

ANTOINETTE.

Je vous remercie, monsieur, j'ai promis à M. de Croix-Mesnil.

TOURETTE.

C'est son droit... Je vais inviter une des demoiselles de Saint-André, car je ne puis décemment danser avec ma femme.

CARVAJAN.

Ah ! voici mon fils... (Pascal entre avec Alice Dumontier à son bras. Carvajan va à lui et désigne la place qui fait vis-à-vis à mademoiselle de Clairefont et à Croix-Mesnil.) Là... c'est la place qui t'appartient !

Tourette s'approche pour prendre la place, et la voyant prise par Pascal, s'arrête et fait signe à Robert.

ROBERT, s'avançant.

C'est trop d'insolence ! (Haut. A Croix-Mesnil.) Revenez vous asseoir, mon ami... Antoinette ne dansera pas vis-à-vis de M. Carvajan.

CROIX-MESNIL, froidement.

En effet. Cela serait fâcheux. (A Antoinette.) Excusez-moi, mademoiselle.

PASCAL, fait un pas du côté de Croix-Mesnil.

Oh !

CARVAJAN, arrêtant son fils.

Pascal !

DUMONTIER.

Viens, mon enfant...

Il emmène sa fille. Les danseurs s'approchent attirés par la querelle.

PASCAL.

Je ne supporterai pas une pareille injure !

CARVAJAN.

Que veux-tu faire ! Ces gens-là sont fous !

PASCAL.

Laissez-moi ! (Il échappe à son père et va à Croix-Mesnil.) Monsieur, deux mots, je vous prie.

CROIX-MESNIL.

Je suis à vos ordres, monsieur.

ROBERT, s'interposant, avec hauteur.

Doucement !... Il y a erreur... Ce n'est pas à vous, mon cher ami, que monsieur doit avoir affaire... C'est à moi... Vous n'avez fait que déférer à mon désir, c'est moi qui ai dit...

PASCAL, avec une colère croissante.

Je n'ai pas entendu vos paroles, et je ne veux pas en tenir compte... C'est monsieur qui, en refusant de me faire face m'a insulté... Enfin, c'est lui seul que je rends responsable...

ROBERT, défaisant son gant, avec menace.

Il y a un moyen d'arranger les choses...

ANTOINETTE, s'avançant entre eux.

Robert !... (Avec douceur.) Retire-toi... je t'en prie...

ROBERT.

Mais...

ANTOINETTE.

Retire-toi... (Avec autorité.) Je le veux. (S'avançant vers

Pascal.) Vous avez raison, monsieur, et réparation vous est due... C'est à cause de moi que vous avez été offensé... c'est à moi de m'en excuser. Pardonnez, et oubliez!

PASCAL, s'incline.

Il sera fait, mademoiselle, comme vous désirez.

CARVAJAN, avec rage.

Va! Moi, je ne pardonne, ni n'oublie!

ANTOINETTE, nerveusement.

Partons, ma tante... Viens, Robert...

Croix-Mesnil donne le bras à Antoinette.

ROBERT.

Moi, je reste...

ANTOINETTE.

Oh! Rentre avec nous, je t'en prie... Il me semble qu'il va t'arriver malheur...

ROBERT.

Allons, folle!...

Ils sortent. Tout le monde s'éloigne. Le quadrille se danse à la cantonade.

SCÈNE IV

PASCAL, CARVAJAN, FLEURY, TONDEUR, POURTOIS, au fond.

CARVAJAN, suivant Antoinette et Robert des yeux.

Ils me paieront cher leurs outrages! (A Pascal.) Tu verras tous ces gens-là à ta merci... Allons! Haut la tête! L'avantage nous reste, en somme... Viens retrouver nos amis...

PASCAL, avec amertume.

Pour leur montrer comment je supporte un affront?

CARVAJAN.

Il faudra toujours les revoir demain

PASCAL.

Non !

CARVAJAN, étonné.

Que comptes-tu donc faire ?

PASCAL, avec éclat.

M'éloigner à l'instant de cette fête qui m'est odieuse, et demain de ce pays où je n'ai retrouvé que des soucis et des amertumes !... M'en aller loin des luttes, des débats, des embûches et des perfidies... Oublier tout enfin, jusqu'au nom que vous m'avez rendu si lourd à porter !

CARVAJAN.

Pascal !

PASCAL.

Mon père, vous avez semé la haine... Il ne faut donc pas s'étonner si on nous insulte et si on nous menace... Moi, je ne pourrais pas vivre ainsi... Je préfère partir.

CARVAJAN.

Sans te venger?

PASCAL.

Je le suis d'avance. Vous l'avez dit.

CARVAJAN.

On dira que tu as eu peur...

PASCAL.

Que m'importe !

CARVAJAN.

Tu veux m'abandonner ?... Je n'ai plus que toi !...

PASCAL.

Vous n'avez besoin de personne !... Depuis dix ans vous l'avez bien prouvé.

CARVAJAN, *sévèrement.*

Ah ! mon fils, je ne supporterai point de pareilles paroles.

PASCAL.

Oui, vous avez raison... Excusez-moi, mais je souffre, je suis blessé dans tous mes sentiments. Voulez-vous que je reste ?... Eh bien ! apaisez les rancunes, calmez les discordes, faites trêve à cette lutte qui bouleverse tout un pays... La paix, mon père, je vous en conjure ?...

CARVAJAN.

Ah ! voilà ce que tu veux ?... Tu demandes grâce pour nos ennemis, au moment même où ils te frappent... Tu t'apitoies sur eux, quand ils t'outragent ? Esprit débile ! Crois-tu me trouver aussi faible que toi ? Parce que cette jeune fille s'est humiliée — et c'est si peu de chose pour une femme ! — te voilà tout éperdu. Penses-tu que ce soit la raison qui l'y ait décidée? Non ! c'est la prudence... Elle ne blâme pas son frère, elle me redoute, voilà tout... Et elle agit sagement, du reste.

PASCAL.

Inspirer de la crainte à des femmes, le beau triomphe !... Allons, mon père, c'est indigne de vous !... Mademoiselle de Clairefont n'a rien calculé : elle était sincère : ses yeux étaient pleins de larmes.

CARVAJAN, *soupçonneux.*

Dis donc, tu l'as bien regardée !

PASCAL.

Mon père...

CARVAJAN.

Allons, assez d'enfantillages... Si tu es sensible au

point de craindre le bruit que cette vieille masure de Clairefont fera en s'effondrant, va passer quinze jours à Paris... Tu es jeune, tu t'amuseras... Moi, pendant ce temps, je terminerai mes affaires... Maintenant, un avis pour ta gouverne... Tu es mon fils, je t'aime bien, mais dans la partie que je joue ne t'avise pas de toucher aux quilles, car, aussi vrai que nous sommes là, tu recevrais la boule dans les jambes... Là dessus, rentrons dans le bal.... Notre absence doit déjà être commentée.

PASCAL, sombre.

Allez seul.

SCÈNE V

LES MÊMES, FLEURY, puis MALÉZEAU.

CARVAJAN, à Pascal.

A ton aise. (A Fleury et à Tondeur qui descendent vers lui.) L'opinion est ce qu'on la fait... Il faut réduire cet incident à ses véritables proportions... Ce Robert doit être ivre...

FLEURY, à Carvajan.

Compris !

Il remonte et va de groupe en groupe.

PASCAL, avec reproche.

Oh ! mon père...

CARVAJAN.

Va ! va ! Je sais par où le prendre ! (A Tondeur.) Ayez l'œil sur Pascal, et s'il veut reprendre la querelle, in tervenez hardiment.

TONDEUR

Comptez sur moi.

Malézeau entre.

CARVAJAN, *à Malézeau.*

Malézeau, votre ami, M. de Clairefont, a décidément besoin d'être bridé... Eh bien ! c'est moi qui m'en charge.

Il sort.

SCÈNE VI

PASCAL, MALÉZEAU.

MALÉZEAU.

Que s'est-il donc passé ?

PASCAL.

Ah ! monsieur, une scène des plus violentes : le comte Robert m'a provoqué, menacé. Vous m'avez parlé, tout à l'heure, comme un homme de raison et de cœur... Je place en vous ma confiance... Ces insultes, dois-je les subir comme de justes représailles, ou les venger comme des offenses imméritées ?... De Clairefont ou de Carvajan, enfin, qui a le bon droit pour lui ? Je m'adresse à votre honneur : dites-moi la vérité !

MALÉZEAU, *avec embarras.*

Monsieur...

PASCAL.

Vous vous taisez ? Ce que vous avez à me dire est-il donc si grave?

MALÉZEAU, *doucement.*

Peut-on, sans hésiter, accuser un père devant son fils?

PASCAL, *avec stupeur.*

L'accuser ?... Mais ce mot, dans votre bouche, le condamne !... Ignorez-vous qu'il avait des griefs, et que sa rancune était légitime ?...

MALÉZEAU, avec force.

Il avait le droit de se venger. Mais il a avili sa vengeance...

PASCAL.

Et comment ?

MALÉZEAU.

En y mêlant l'intérêt.

PASCAL.

L'intérêt ? (Réfléchissant.) C'est vrai, il me l'a dit lui-même.

MALÉZEAU.

Combattre son ennemi : bien ! L'écraser : soit !... Mais le ruiner, le pressurer, s'engraisser de ses dépouilles et par quels moyens ! Non. Voilà pourtant ce que votre père a fait.

PASCAL, menaçant.

Monsieur !...

MALÉZEAU, froidement.

Vous m'avez demandé la vérité. Je vous la dis.

PASCAL, avec douleur.

Oh ! que de honte !

MALÉZEAU, avec bonté.

Pardonnez-moi, jeune homme, mon langage est rude, mais, je suis un vieillard et de moi rien ne peut vous offenser... J'aime cette famille, voyez-vous, contre laquelle votre père s'acharne, et c'est pour vous apitoyer que j'ai le courage de vous faire souffrir... Si votre mère vivait, c'est à elle que j'aurais été demander grâce...

PASCAL, très doucement.

Elle vous eût entendu !.. Bonne mère !... Ah ! monsieur, je la vois toujours triste et pâle, dans la chambre sombre où elle languissait. Jamais elle ne laissait échapper

un mot de reproche, jamais une plainte... Cependant elle souffrait, et, de jour en jour, s'étiolait, comme une plante sans soleil... Quelquefois mon père montait auprès d'elle... Alors elle me renvoyait doucement, et, de loin, j'entendais les éclats d'une discussion violente. Je la retrouvais plus pâle, les yeux rougis, et pourtant elle avait encore la force de me sourire... Un soir, après un de ces orages, elle dut prendre le lit et bientôt il n'y eût plus d'espérance. Elle me fit appeler alors et me parlant tout bas : « J'ai laissé à ton père tout ce dont la loi me permet de disposer. Il voulait te mêler à ses affaires... A ce prix, tu seras libre. Ne te heurte jamais à lui, tu serais brisé... Pardonne-moi de t'avoir dépouillé et sois bon. Dans la vie, il faut être bon. Il n'y a que cela. » Ces douces paroles furent les dernières, et au matin elle était morte..

MALÉZEAU.

Eh bien! que ce suprême conseil soit votre règle de conduite : soyez bon, usez de l'influence que vous devez avoir sur M. Carvajan et aidez-moi à sauver la maison de Clairefont.

PASCAL.

Je n'ai pas attendu qu'on me le demandât pour le tenter... J'ai échoué misérablement... Mon père sera intraitable, et je ne connais pas de force humaine qui puisse l'arrêter dans son entreprise. Quant à moi, monsieur, inutile, vous le voyez, et menacé, vous l'avez vu, j'ai hâte de me soustraire aux violences d'une lutte dont je n'aurais qu'à souffrir... Je ne veux pas assister à la défaite des uns, à la victoire des autres, et je pars.

MALÉZEAU.

Alors tout est fini et il ne vous reste plus qu'à compter sur le hasard.

PASCAL.

Hélas !

MALÉZEAU.

Voici votre père ; sans doute, il vous cherche il vaut mieux qu'il ne nous voie pas ensemble..

PASCAL.

Je vais le rejoindre.

MALÉZEAU.

Adieu donc, monsieur !

PASCAL.

Adieu.

SCÈNE VII

ROBERT, TOURETTE, puis ROSE, LE ROUSSOT et d'autres JEUNES GENS.

ROBERT.

Voici le maire qui s'en va avec sa séquelle. Bon voyage ! Pourtois, du punch !...

TOURETTE.

Soyez raisonnable, Robert, on dit déjà dans le bal que, en arrivant, vous étiez tres animé...

ROBERT.

Bon ! Je sais d'où ça vient... laissez dire... (A ceux qui l'entourent.) Asseyez-vous, messieurs...

TOURETTE.

Un seul instant, car voici l'heure où la gaîté va tourner au tapage... Il faudra laisser la place à tous ces joyeux lurons... Tenez !...

On entend chanter en chœur dans le jardin, avec accompagnement de verres frappés sur les tables.

ROBERT.

C'est ce bandit de Cassegrain qu'on a hissé sur un tonneau et qui chante pour amuser tous ces ivrognes...

TOURETTE.

Que dansent-ils donc par là?

ROBERT.

Des rondes, jusqu'à perdre haleine... Quand ils sont fatigués, ils boivent, et quand ils ont bu ils recommencent, comme des fous... Tenez, le jardin ne leur suffit plus. Ils débordent par ici...

Galop. — La scène est envahie.

TONDEUR, monté sur une chaise.

Oh! Bravo! Hardi les enfants!

POURTOIS.

On ne recommencera pas avant l'année prochaine... Donnez-vous en!...

TOURETTE, debout.

Voyez la petite Rose qui danse avec ce garçon aux cheveux roux. Il l'emporte, ma parole, à bout de bras... Elle n'y voit plus... elle respire à peine... Ils vont toujours... C'est de la frénésie!....

Rose et le Roussot entrent en scène; le Roussot enlève Rose dans ses bras.

ROSE, résistant.

Laisse-moi, Roussot... Je vais tomber...

LE ROUSSOT, voulant l'entraîner.

Encore! Encore!

ROBERT, arrêtant le Roussot.

Halte! Puisque ta danseuse en a assez!

LE ROUSSOT, avec un geste menaçant.

Oh!

TONDEUR, riant.

Il n'est pas content, le mâtin!

ROSE, que Robert fait asseoir.

J'ai cru que j'allais perdre le souffle...

ROBERT.

Un peu de punch, et il n'y paraîtra plus.

ROSE.

Merci. Je n'aime pas le punch... D'ailleurs il va falloir que je rentre...

ROBERT.

Tu as assez de la danse ?

ROSE.

J'ai eu chaud, et je me refroidis.

ROBERT.

Tu as le cou nu, ce n'est pas prudent... Tiens, voilà une cravate...

Il lui donne un foulard qu'il a dans une poche de côté.

ROSE.

Ah ! vous êtes gentil...

Ils remontent.

LE ROUSSOT, avec un grognement sourd.

Oh !

POURTOIS, riant.

Eh ! le Roussot... Ça te chiffonne ?

LE ROUSSOT, à part, avec un regard menaçant.

Jaloux !...

TONDEUR, riant.

Eh bien ! la belle Rose rentre chez elle... suis-la...

Le Roussot agite la tête avec un rire stupide et suit de l'œil Robert et Rose, en se dissimulant.

TOURETTE, serrant la main de Robert.

Allons, bonsoir, je vous quitte...

ROBERT, à Rose.

Veux-tu que je te conduise jusqu'à la traverse de Couvrechamps ?

ROSE.

Je veux bien !

ROBERT, à ses amis.

Bonsoir !

TONDEUR, riant.

On ne te dévalisera pas en chemin, la Rose, puisque te voilà un si bon cavalier...

POURTOIS, de même.

Ne t'arrête pas en chemin...

Robert redescend à Rose.

ROSE, s'écartant.

On me raille à cause de vous... Il vaut mieux que j'aille toute seule...

ROBERT.

Non ! viens, Rosette... Nous causerons du père Cassegrain, et de la petite maison que tu désires.

Ils sortent. Derrière eux le Roussot se glisse, les suivant.

SCÈNE VIII

POURTOIS, TONDEUR, CASSEGRAIN.

CASSEGRAIN, très gris.

C'est pas la peine que je chante... Ils crient tous si fort, que je ne m'entends plus moi-même... Le gosier me cuit...

Il boit le reste du punch.

POURTOIS.

Vous vous l'êtes pourtant joliment arrosé !

CASSEGRAIN.

Eh ! si je n'avais pas tant braillé pour amuser tes

pratiques je n'aurais pas une pareille pépie, ni toi une pareille recette.

TONDEUR.

Allons nous coucher.

CASSEGRAIN.

Prenons par la Grande Marnière. Ça raccourcit d'un quart d'heure... Et puis, c'est désert : j'aime pas faire de rencontres la nuit...

TONDEUR.

Eh ! nous rencontrerons peut-être Rose et le jeune bourgeois de Clairefont.

CASSEGRAIN, menaçant.

Il tourne autour d'elle, depuis quelque temps, mais que je l'attrape, et il verra !

TONDEUR.

Viens par la route... Tu n'as pas le pied sûr, ce soir, tu te casseras le cou dans la Grande Marnière.

CASSEGRAIN.

Moi ? Je ne marche jamais plus droit que quand je suis un peu pochard.

TONDEUR.

Allons-y...

Ils sortent.

CÈNE IX

POURTOIS, FLEURY, DANSEURS.

POURTOIS.

M. Carvajan est parti ?

FLEURY.

Je le quitte à l'instant... Il n'est pas content, le pa-

tron, qu'on lui aît rompu en visière devant son fils... Je ne voudrais pas être dans la peau du petit Clairefont... Il lui en cuira !

La scène est envahie par les danseurs. — Quadrille. Au moment où la danse est très animée, une rumeur se fait entendre, les danseurs s'arrêtent. L'orchestre se tait. — Cri au loin.

FLEURY.

Qu'est-ce que cela ?

SCÈNE X

LES MÊMES, CARVAJAN, PASCAL, TONDEUR, puis CASSEGRAIN et POURTOIS.

CARVAJAN, entrant.

Un malheur. Comme nous partions, nous avons entendu, du côté de la Grande Marnière, crier au secours.

PASCAL.

Un accident, sans doute.

TONDEUR, entrant.

Non ! un crime !...

TOUS.

Un crime ?

CARVAJAN.

Qu'est-il arrivé ?

TONDEUR.

Nous suivions, Cassegrain et moi, le sentier qui monte à Couvrechamps... Arrivés à la traverse, la montée est rude, nous nous sommes arrêtés... Nous étions assis dans la bruyère, lorsque nous avons vu passer M. Robert et la Rose... Ils se sont dit adieu... La petite a été de son côté... M. de Clairefont du sien... Au bout d'un

instant, nous avons entendu un cri... oh ! un horrible cri d'épouvante... puis, par deux fois cet appel : Robert! Robert !... Nous nous sommes élancés, et nous avons vu, à travers la lande, un homme qui fuyait, emportant dans ses bras, une femme qui se débattait...

CARVAJAN.

Une femme !

CASSEGRAIN, entrant bouleversé.

Ma fille ! ma fille !...

CARVAJAN.

Rose ?

PASCAL.

Il faut la secourir !...

FLEURY.

Inutile ! elle est morte.

TOUS.

Morte ?

FLEURY, montrant le foulard que Rose avait au cou

Etranglée, avec ce foulard.

CARVAJAN, prend le foulard, le déroule et l'examine. Il voit les initiales.

Ces lettres, et cette couronne... Robert de Clairefont !...

CASSEGRAIN, bondissant.

C'est lui ! c'est lui, qui a tué ma fille !

PASCAL.

Impossible !

CASSEGRAIN, avec fureur.

Qui serait assez fort pour courir avec une femme dans les bras, sinon lui, qui m'a rapporté, hier, sur son épaule, le brigand !

Rumeur dans la foule.

TONDEUR, bas à Cassegrain.

Cassegrain, ce n'est pas lui qui a fait le coup... Il était parti... tu le sais bien...

CASSEGRAIN, de même.

Tais-toi, ou je te plante mon couteau dans le ventre...

CARVAJAN.

Voilà une terrible affaire !... Que tout le monde s'éloigne et qu'on aille prévenir la justice !

TROISIÈME TABLEAU

Le laboratoire du marquis au rez-de-chaussée d'une tour. Fenêtres à ogives.— Vitraux. — Au fond à gauche, un fourneau, des creusets, des alambics, le modèle de la machine à vapeur. — Grande bibliothèque. — Porte-fenêtre au fond donnant sur la terrasse du parc. — Portes à gauche premier plan, et à droite second plan

---

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, ROBERT, ANTOINETTE, MALÉZEAU.

Le marquis à gauche, assis devant une haute table, est absorbé dans ses calculs. Antoinette à la fenêtre, regardant.

LE MARQUIS, levant la tête.

Oui, c'est bien cela, les calculs sont justes, et le résultat est certain... Antoinette?

ANTOINETTE.

Mon père...

LE MARQUIS.

Je suis sûr, maintenant, de ce que je te faisais espérer...

ANTOINETTE, pensant à autre chose.

Tant mieux, mon père.

LE MARQUIS.

Tu me dis tant mieux, comme tu me dirais tant pis... Tu es distraite, mon enfant... J'aurais cependant souhaité que tu me comprisses bien, car j'aurai quelque chose à te demander.

ANTOINETTE.

Mon père, soyez tranquille, ce sera fait...

LE MARQUIS.

Je l'espère... Tu es une bonne petite fille, et tu as confiance en moi.

Il retourne à sa table et s'absorbe de nouveau.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, entrant avec Robert.

Voici Malézeau...

ANTOINETTE, se levant.

Enfin !... (A Malézeau.) Eh bien, quelles nouvelles ?

MALÉZEAU, à Antoinette.

Très sérieuses et très graves.

LE MARQUIS, levant la tête.

Ah ! c'est vous, Malézeau, bonjour.

MALÉZEAU, saluant.

Monsieur le marquis... (A Antoinette.) Il ne sait donc rien ?

ANTOINETTE.

Rien.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Nous ne l'avons pas quitté depuis ce matin.

MALÉZEAU, au marquis.

Je viens pour rendre compte à mademoiselle de Saint-Maurice d'une petite affaire, dont elle m'a chargé... Mais nous allons vous laisser...

LE MARQUIS.

Restez, mon cher, et parlez, vous ne me gênez nullement.... Je ferai comme si vous n'étiez pas là.

Il se lève et sort par la porte de gauche.

ANTOINETTE, fiévreusement.

Ainsi, tout ce qu'on nous a dit?

MALÉZEAU.

Est vrai.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Robert, mon neveu, est soupçonné?

MALÉZEAU.

Accusé, formellement.

ROBERT.

Quelle infamie!... Mais qui m'accuse?

MALÉZEAU.

Hier soir, Cassegrain, Fleury, Pourtois et les gens qui vous ont vu quitter le bal avec cette pauvre fille... Ce matin, Carvajan et, avec lui, tous ceux à qui il commande.

ROBERT.

Mais pour quels faits?... Sur quelles apparences?

MALÉZEAU.

Ah! malheureux enfant! Les faits et les apparences, on dirait que vous avez pris soin de les accumuler pour vous perdre vous-même. Cette écharpe de soie qui vient de vous... Le fermier de Couvrechamps qui vous a vu passer avec Rose sur le lieu même, quelques instants avant le crime... Et le père qui vous dénonce, et Tondeur qui déclare avoir entendu la veille cette enfant vous dire : « vous êtes si fort, que sans le vouloir, vous m'étoufferiez... » tout enfin: votre violence si connue, tant de fois constatée...

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Malézeau ! Vous oubliez de qui vous parlez.

ROBERT.

Non, tante, il a raison et il se conduit en ami sincère... Comment me défendrai-je, si je ne sais pas comment on m'accuse ?

MALÉZEAU.

Voyons... Rappelez bien vos souvenirs et répondez-moi... Après votre sortie du bal, combien êtes-vous resté de temps avec Rose ?

ROBERT.

Une demi-heure environ... Nous avons marché très lentement... L'air était doux, le ciel clair, et il faisait bon vivre... Arrivés à la traverse, nous avons rencontré le fermier de Couvrechamps qui rentrait... Rose voulait continuer son chemin avec lui... C'est moi qui l'en ai empêchée... Elle disait : Laissez-moi m'en aller, votre sœur m'attend ce matin de bonne heure, vous me ferez gronder... Si je l'avais laissée faire, au lieu de dormir froide et muette, nous l'entendrions encore chanter, là, alerte et joyeuse.

Il pleure.

ANTOINETTE.

Robert !

ROBERT.

Ah ! c'est plus fort que moi. Je ne puis m'empêcher de m'accuser de la mort de cette pauvre fille... Pendant que je la retenais, le bandit qui la guettait était embusqué dans l'ombre... C'est moi qui la lui ai livrée... Et si je ne l'ai pas tuée, grand Dieu ! c'est pourtant à cause de moi qu'elle est morte !

MALÉZEAU, très doucement.

Pardonnez-moi, monsieur le comte... Et après l'avoir quittée ?

ROBERT.

Je suis rentré par la petite porte du parc.

MALÉZEAU.

Sans avoir rencontré un passant, un valet de la ferme, un domestique du château ?

ROBERT.

Personne.

MALÉZEAU.

Ainsi, aucun témoin en votre faveur ? C'est une fatalité !

ROBERT.

Je ne suis pas coupable, il est donc impossible que je n'arrive pas à prouver mon innocence... On découvrira le meurtrier... J'aiderai la justice... Je chercherai...

MALÉZEAU.

Et si on vous arrête ?

ROBERT.

M'arrêter ? moi !

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Arrêter un Clairefont !

MALÉZEAU.

Eh ! mademoiselle, devant la loi, il n'y a plus un Clairefont... il y a un homme... un inculpé, et voilà tout.

ANTOINETTE.

Mais il est donc question d'arrêter mon frère ?

MALÉZEAU.

Fleury prétend que le mandat d'amener est lancé ; et en quittant La Neuville' j,ai rencontré le commissaire Jousselin qui sortait de la mairie.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Mais alors il n'y a pas un instant à perdre.

ROBERT.

Que faire ?

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Partir, gagner l'Angleterre.

ROBERT.

Partir ? Jamais ! Ce serait avouer que je suis coupable.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Alors, il faudra le laisser emmener ? Mon neveu ?... Un enfant que j'ai élevé ? Robert, mon cher petit... Est-ce que c'est possible ?

Elle fond en larmes.

ANTOINETTE.

Tante, prenez garde... mon père...

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, avec colère.

Ah ! le vieux maniaque!... le cruel égoïste !... C'est lui qui est cause de tous nos malheurs !... S'il ne nous avait pas ruinés, est-ce qu'on oserait s'attaquer à nous !...

ANTOINETTE, avec reproche.

Tante !...

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, avec colère.

Oh ! toi, tu supportes tout sans te plaindre... Savez-vous à quoi elle pense, en ce moment où notre cher petit est si gravement menacé?... Uniquement à sauvegarder la sécurité, le repos, l'ignorance de son père.

ROBERT.

Ah ! j'approuve Antoinette. Que notre père ne se doute pas de ce qui se passe... Si on m'emmène, isolez-le à Clairefont... Au besoin, conduisez-le à Saint-Maurice... Mais qu'il ignore tout, la vérité le tuerait.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Eh! ce n'est plus un enfant!

ANTOINETTE.

Hélas! si, c'en est un... grâce à nous tous... Et vous-même, tante, avec vos airs grondeurs, vous avez été notre complice, vous avez tout subordonné à son bonheur. Et ne le regrettez pas!... Il expiera peut-être maintenant cette fausse sécurité par bien des larmes.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, avec attendrissement.

Oh! ange du bon Dieu! Tu as raison, comme toujours. Va, tant que nous t'aurons pour nous protéger, il ne nous arrivera rien de mal... Tu me rends l'espérance... Nous sauverons ton frère.

Antoinette met un doigt sur ses lèvres et montre le marquis qui rentre.

LE MARQUIS, à Antoinette.

Tu m'oublies, mon enfant, aujourd'hui... C'est l'heure de notre promenade... En marchant, je te dirai ce que j'ai à te demander...

ROBERT.

Mon père, je vous en prie, laissez-moi remplacer Antoinette, et vous donner mon bras?...

LE MARQUIS.

C'est un plaisir que tu ne me fais pas assez souvent... (Souriant.) Qu'y a-t-il donc que tu me gâtes?...

ROBERT, très ému.

C'est que... je vais tantôt partir probablement... pour quelques jours... et jé veux rester auprès de vous... pour tout le temps que je passerai sans vous voir...

LE MARQUIS.

Allons, tu es un brave garçon!... Amuse-toi... C'est de ton âge...

Il sort avec Robert.

SCÈNE II

ANTOINETTE, MALÉZEAU, MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Voyons, avisons maintenant aux mesures à prendre. C'est cet infâme Carvajan qui a tout arrangé, n'est-ce pas, pour perdre notre enfant?

MALÉZEAU.

Provoqué par lui, il a riposté sur l'heure même... Je n'ai pas voulu effrayer M. Robert en lui disant toute la vérité... Mais ce Carvajan est un tigre déchaîné... Il a excité la convoitise de Cassegrain en lui faisant espérer que du cadavre de sa fille, il pourrait tirer vingt mille francs de dommages intérêts.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Pour vingt mille francs, le misérable, il l'aurait tuée lui-même!

MALÉZEAU.

Enfin, c'est jour de marché, et les partisans du maire courent les cabarets... L'opinion est déjà faussée à ce point que, si l'arrestation n'a pas lieu, la populace des faubourgs peut s'ameuter, et monter ici.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, *avec énergie.*

Que ces coquins passent la grille et ils verront!

ANTOINETTE, *à Malézeau.*

Que faire pour désarmer Carvajan?

MALÉZEAU.

Hier, mademoiselle, je vous aurais dit : abandonnez-lui la Grande Marnière, mais aujourd'hui s'en contenterait-il?

ANTOINETTE avec désespoir.

Ah! que Clairefont périsse, que les débris de ce que nous possédons soient engloutis dans le désastre; mais que mon frère nous soit rendu et que notre honneur soit sauf.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Bien, ma fille. (A Malézeau.) La chère enfant a devancé ses paroles, puisqu'elle s'est, l'an dernier, dépouillée de la fortune de sa mère... Moi, il me reste un petit bien, la terre de Saint-Maurice; que Carvajan prenne tout, mais qu'il nous laisse notre enfant.

SCÈNE III

Les Mêmes, BERNARD, puis JOUSSELIN.

BERNARD, très ému.

Mademoiselle...

ANTOINETTE.

Qu'y a-t-il? (A Malézeau.) Mon Dieu! Est-ce que?...

MALÉZEAU, après avoir parlé à Bernard.

Mademoiselle, soyez forte...

Il fait signe à Bernard d'introduire.

JOUSSELIN, entrant très respectueux.

Mademoiselle, je désirerais parler à M. votre frère...

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Venez-vous pour l'emmener, monsieur?

JOUSSELIN.

Mes fonctions m'imposent aujourd'hui un pénible devoir, madame.

ANTOINETTE.

Ah! monsieur, c'est pour mon père que je vous sup-

plie... Jusqu'à la constatation de l'innocence de mon frère, qu'il puisse ne se douter de rien.

JOUSSELIN.

Vous voyez, mademoiselle, que je me suis présenté seul... Que M. de Clairefont me donne sa parole de me suivre, et nous sortirons tous les deux, sans bruit, sans scandale. Je crois, en agissant ainsi, vous donner une preuve du respect que j'ai pour votre famille.

ANTOINETTE.

Je vous remercie, monsieur, et je m'engage pour mon frère... Je vais le prévenir... (Apercevant Robert et le marquis.) Retirez-vous, de grâce. Voici mon père qui vient avec lui...

Jousselin sort.

SCÈNE IV

ANTOINETTE, MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, ROBERT, MALÉZEAU, LE MARQUIS

ANTOINETTE.

Robert... il y a là quelqu'un qui te demande...

ROBERT, très ému.

Ah !... on vient me chercher ?

Antoinette lui fait signe que oui.

LE MARQUIS, souriant.

Eh bien ! mon ami, va.

Mademoiselle de Saint-Maurice ne peut réprimer un sanglot.

ANTOINETTE, effrayée.

Tante !

LE MARQUIS.

Eh bien, ma chère, voilà que vous pleurez ?...

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Vous savez bien que quand mon neveu n'est pas là, je ne vis plus.

LE MARQUIS, souriant.

Vous l'avez trop gâté !... Allons, mon garçon, ne te fais pas attendre... et sois prudent !...

ROBERT.

Oui, mon bon père... (Il serre la main de son père et embrasse sa sœur avec une violente émotion.) Adieu !

MALÉZEAU, à Antoinette.

Je ne le quitte pas !

Il sort avec Robert et mademoiselle de Saint-Maurice.

ANTOINETTE, à part.

Mon Dieu, ayez pitié de nous, et rendez-nous le bien vite.

SCENE V

LE MARQUIS, ANTOINETTE.

LE MARQUIS.

Allons, mignonne, nous voilà en tête-à-tête... Tu me négliges depuis longtemps, et j'ai quelques dessins qui auraient besoin d'un coup de pinceau de ta façon...

ANTOINETTE.

Je ne vous quitterai plus, mon père.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que je vois? Tu as les yeux rouges... Toi aussi, tu pleures ?... Mais, est-ce qu'on me cache quelque chose ?...

ANTOINETTE.

Non, non, mon père, ne cherchez pas... c'est tout bonnement M. Malézeau qui m'a parlé de notre situation financière, et cela ne m'a pas rendue gaie.

LE MARQUIS.

Ne te préoccupe pas, fillette, j'arrangerai tout... T'ai-je montré mes derniers plans, et mon nouveau modèle ? Je touche à la réussite, et c'est la fortune !

ANTOINETTE, à part.

Hélas!

LE MARQUIS.

Si je ne m'étais acharné à apporter à mon œuvre un nouveau perfectionnement, mes brevets seraient pris et l'industrie serait ma tributaire. Mais dans quelques semaines...

ANTOINETTE.

Mon père, vous n'avez plus devant vous que des heures... Oubliez-vous que c'est avec M. Carvajan seul que vous avez à compter? Ou bien M. Malézeau s'est-il si mal expliqué l'autre jour...

LE MARQUIS.

Oui, maintenant je me souviens... Je m'étais beaucoup animé, en lui parlant de ma machine à vapeur. Une fois rentré ici, je n'ai plus pensé à cette misérable affaire d'intérêt... En somme, ce Carvajan a-t-il présenté son compte ?

ANTOINETTE.

Présenté, protesté, signifié, toutes les formalités qui précèdent la saisie...

LE MARQUIS.

La saisie !

ANTOINETTE.

Et l'expropriation... oui, mon père.

LE MARQUIS, avec stupeur.

En sommes-nous là ?

ANTOINETTE.

Nous avons tout fait pour vous le cacher, mon père, mais nous sommes à bout... Depuis un an, nous vivons avec une simplicité plus grande que celle des petits bourgeois de la ville. Vous ne vous en êtes pas aperçu, car vous êtes indifférent aux recherches du luxe. C'est grâce à cette économie que nous avons pu subvenir aux dépenses que vous faites pour vos travaux. Mais c'est fini, vous ne trouveriez pas mille francs dans la maison, et nous n'avons rien à recevoir.

LE MARQUIS, après un silence.

Il reste les futaies du parc.

ANTOINETTE.

Oh! mon père... Ce serait déshonorer la propriété... D'ailleurs, pour les vendre convenablement, il faudrait des délais!...

LE MARQUIS.

Tondeur m'a trouvé un acquéreur...

ANTOINETTE, avec saisissement.

Tondeur ? Mais alors, ce ne peut être que M. Carvajan?

LE MARQUIS.

C'est lui, en effet...

ANTOINETTE.

Et vous avez recours à cet homme, à l'heure même, où... Ah! mon père!

LE MARQUIS, s'animant.

Eh! un autre ou lui. Qu'importe!... Pourvu que je réussisse! Si tu te rendais compte de ce que je puis espérer! Tu n'as pas, comme moi, la réalisation devant les yeux... Tu ne sais pas de quoi un créateur est capable

pour sauver son œuvre. Moi, vois-tu, pour assurer le succès de ma découverte, je ferais tout. J'y crois tant, que je me vendrais moi-même.

ANTOINETTE.

Au moins pas à un Carvajan!

Un silence.

LE MARQUIS.

Alors, venez à mon aide, une fois encore.

ANTOINETTE, amèrement.

Ah! si nous avions pu!

LE MARQUIS.

Mais toi, ma fille, tu le peux... Tu es riche... Ah! ma bonne chérie, tu ne laisseras pas ton père dans un embarras mortel... Car j'en mourrai, vois-tu, si je ne réussis pas!... Toute la fortune de ta mère est dans tes mains.

ANTOINETTE, à part.

Mon Dieu!

LE MARQUIS.

Ton frère t'a abandonné sa part... Sois aussi généreuse que lui : sauve l'avenir de notre maison... Relève Clairefont de la ruine!... Tiens! sois mon associée. Je te fais millionnaire... m'entends-tu? Millionnaire! oui! En un an! C'est beau! Cela vaut la peine de risquer quelque chose... Pas toute ta dot, une partie seulement.

ANTOINETTE, à part, amèrement.

Ma dot!

LE MARQUIS.

Tu ne réponds pas?

ANTOINETTE, froidement.

Ce que vous demandez là, mon père, est impossible!

LE MARQUIS.

Quoi! Tu me refuses?...

Il marche avec agitation.

ANTOINETTE.

Il le faut!

LE MARQUIS, amèrement.

Ah! Sans doute, vous étiez d'accord, ta tante, ton frère et toi... C'est là, probablement, la raison de leur absence? Ils ont fui!... Plus hardie, tu es restée, pour me tenir tête... Tu me refuses le salut, tu me voles, non seulement la fortune, mais la gloire. Tu es une fille dénaturée! Laisse-moi. Je ne veux plus te voir... Tu ne m'as jamais aimé!

ANTOINETTE, avec désespoir.

Oh! mon père, vous ne savez pas combien vous êtes injuste et cruel!... Oh! ne dites plus rien! Plus tard, vous en auriez un mortel regret... N'accusez ni ma tante, ni mon frère... Ah! Dieu, ils donneraient leur sang pour vous... ainsi que moi!... Nous sommes victimes de la fatalité... Nous sommes plus malheureux que vous ne pouvez le supposer... Ne cherchez pas... et soyez bon! N'accablez pas votre fille qui vous aime, vous vénère, et dont la seule joie en ce monde est votre tendresse!

Elle tombe à ses genoux.

LE MARQUIS, froidement.

Relevez-vous, ma fille... Je pense que maintenant vous ne discuterez plus le choix que je fais de ceux à qui j'aurai recours...

ANTOINETTE.

Mon père...

LE MARQUIS.

Je trouverai auprès d'un étranger, d'un ennemi, au prix d'un sacrifice, l'appui que me marchande ma famille... Et je réussirai malgré vous, malgré tout!

BERNARD, entrant.

Monsieur le marquis... M. Tondeur est là avec... (Il hésite.) avec M. Carvajan...

LE MARQUIS.

C'est bien. Qu'ils entrent.

ANTOINETTE, très troublée.

Mon père...

LE MARQUIS, froidement.

J'ai à causer avec ces messieurs.

ANTOINETTE, à part.

Seul avec eux, c'est impossible !

SCÈNE VI

Les Mêmes, CARVAJAN, TONDEUR.

LE MARQUIS.

Je vous remercie de vous être dérangé, monsieur Carvajan...

ANTOINETTE.

Mon père, je vous en prie, laissez-moi rester et assister à votre entretien. (Geste de refus du marquis.) Oh ! je sortirai pas d'ici !

CARVAJAN, sardonique.

Si M. le marquis est en tutelle, je me demande ce que je suis venu faire chez lui.

LE MARQUIS, avec autorité.

Allez, ma fille.

Antoinette sort par le fond.

TONDEUR, à part.

Voilà le loup dans la bergerie.

CARVAJAN.

C'est bien, Tondeur, je n'ai plus besoin de vous.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, CARVAJAN.

LE MARQUIS.

J'ai prié Tondeur de vous amener ici, monsieur, afin que nous puissions régler directement les questions d'intérêt qui nous divisent. Vous avez réuni la plus grande partie des créances qui existent contre moi. Je ne discuterai pas les raisons que vous avez eues de centraliser ces effets... Je vais tout droit au fait... Je crois avoir trouvé un moyen de me libérer envers vous.

CARVAJAN.

Ah! ah!

LE MARQUIS.

Il me faut, pour atteindre ce résultat, un délai de deux mois et une somme de quarante mille francs.

CARVAJAN.

On m'a dit ça.

LE MARQUIS.

Dans quelles conditions voulez-vous m'accorder l'un et me prêter l'autre. Ne craignez pas d'exiger beaucoup, je vous ferai les avantages que vous voudrez... Je suis tellement sûr de réussir !...

CARVAJAN, railleur.

Sûr de réussir ?... C'est le mot de tous les inventeurs !.. Sans doute vous basez cette certitude sur votre découverte nouvelle ?...

LE MARQUIS.

Oui, monsieur. Si vous le désirez, je vais vous montrer mes plans, faire fonctionner mon modèle... C'est

un progrès considérable pour l'industrie. Vous verrez que le succès est certain.

CARVAJAN.

Possible!... Mais sous quel prétexte favoriserais-je votre invention?... Vais-je m'amuser à vous fournir des munitions pour que vous me fassiez plus commodément la guerre? Je vois bien votre intérêt dans tout ceci, mais le mien, où est-il? Je ne suis pas homme à me payer de mots creux, de théories humanitaires. Le progrès, l'industrie, très joli tout ça! Mais d'abord, rien ne prouve que vous tirerez bon parti des fonds que vous me demandez... Et puis, j'ai assez d'argent dehors... Vous me devez, mon cher monsieur, près de quatre cent mille francs, dont cent soixante mille sont à échéance... Etes-vous en mesure?

LE MARQUIS.

Non, monsieur.

CARVAJAN.

Alors, serviteur! On ne dérange pas les gens pour leur conter des calembredaines. Et, quand on ne peut pas payer ses dettes, on ne se donne pas des airs de génie. (Ricanant.) Ah! ah! la machine à vapeur!... Elle est à moi, d'ailleurs, comme tout ce qui est ici. Et je ne sais pas pourquoi, si elle est bonne, je ne l'exploiterais pas moi-même.

LE MARQUIS, avec stupeur.

Vous?

CARVAJAN.

Mais oui, moi! Je pense, monsieur le marquis, que le moment est arrivé de ne plus finasser. Vous n'espérez pas que vous roulerez un vieux malin tel que moi?... Et cependant vous l'avez essayé, je le dis à votre honneur. Je vous croyais moins de défense!.. Maintenant, c'est fini, n'est-ce pas?... Vous ne conservez aucune illusion? Il n'y a plus qu'à ramasser vos cliques et vos claques et à vous en aller de votre gentilhommière.

LE MARQUIS.

Monsieur!

CARVAJAN, menaçant.

Avez-vous donc perdu la mémoire? Vous m'avez, il y a trente-cinq ans, fait jeter hors de chez vous... Aujourd'hui c'est mon tour! J'y entre et vous en sortirez!

LE MARQUIS, dédaigneux.

Si vous êtes ici, c'est que je croyais posséder encore de quoi tenter votre cupidité... Je me suis trompé, voilà tout!

CARVAJAN.

Des insolences! C'est un grand luxe que vos moyens ne vous permettent plus, mon cher monsieur. Quand on est le débiteur des gens, il faut les payer autrement qu'en mauvaises paroles!

LE MARQUIS, amèrement.

Vous pouvez abuser de ma situation, monsieur, je suis dans vos mains et je dois m'attendre à tout, puisque les miens m'ont les premiers abandonné. Quels égards puis-je espérer de vous, quand ma fille me ferme sa bourse, et quand mon fils s'éloigne de moi?... Au surplus, brisons là... Nous n'avons plus rien à nous dire.

CARVAJAN.

Pardon!... Je vous vois dans une erreur dont il faut que je vous tire... Vous jugez mal votre fille et votre fils. Vous accusez mademoiselle de Clairefont d'avoir refusé de vous sortir d'embarras? Elle avait de bonnes raisons pour cela. Il y a beau temps qu'elle s'est ruinée pour vous, sans bruit, en suppliant qu'on ne vous révélât pas l'emploi qu'elle faisait de sa fortune... Voilà ce que vous appelez vous fermer sa bourse!...

LE MARQUIS, éperdu.

Ma fille?... Pour moi?...

CARVAJAN.

Quant à votre fils, s'il n'est pas auprès de vous, ce n'est pas de son plein gré, croyez-le bien... Il vient d'être arrêté pour meurtre,et emmené entre deux gendarmes.

LE MARQUIS, s'élançant sur Carvajan.

Misérable ! Tu as menti ! Avoue que tu as menti ?

CARVAJAN.

Ah ! vous voulez recommencer les violences ?...

LE MARQUIS, s'arrêtant.

Ah ! mon Dieu !... Non ! non ! Pardonnez-moi... Expliquez-moi... C'est donc pour cela qu'ils pleuraient tous !.. Mon fils... mon Robert... Mais qu'a-t-il fait ?

CARVAJAN.

Il a suivi la tradition paternelle : il a enlevé une fille... Seulement, comme elle se défendait, celle-là, il l'a étranglée ! Voilà ce qu'il a fait !

LE MARQUIS, suppliant.

Il est impossible qu'il soit coupable !.. C'est mon fils, monsieur. Vous aussi, vous avez un enfant... Songez à ce que je souffre... Un pauvre garçon ! innocent du crime dont on l'accuse... Oh ! je suis à votre merci, je ferai ce que vous voudrez... Je reconnais mes torts... Mais, je vous en prie, je sens que vous pouvez tout... Soyez indulgent !... Sauvez-le... Rendez-le moi !...

CARVAJAN.

Ah ! ah ! Tout à l'heure, vous m'insultiez !

LE MARQUIS.

Monsieur Carvajan, je regrette profondément ce que je vous ai fait.

CARVAJAN.

Croyez-vous qu'un outrage s'efface avec quelques paroles ? Après tant d'heures écoulées, j'en porte encore la trace sur ma joue... (Prenant le marquis par le bras et le

menant près de la fenêtre.) Tenez, regardez cette place, devant votre perron... C'est là que vous m'avez fait renverser par vos chevaux, et frapper par vos laquais.

LE MARQUIS, avec exaltation.

Eh bien! descendez avec moi, je vais à cette même place, me mettre à genoux, pour vous demander la grâce de mon fils!

CARVAJAN.

Allons donc! avec vous et les vôtres, ce serait toujours à recommencer... Je vous tiens, je ne vous lâche pas.

LE MARQUIS, avec égarement.

Ah! si le ciel est juste, vous serez frappé dans votre fils! Puisque vous êtes implacable pour le mien, le vôtre sera implacable pour vous! Scélérat, vous avez donné naissance à un honnête homme... C'est lui qui vous punira!...

Il marche au hasard.

CARVAJAN.

Je crois qu'il devient fou!

LE MARQUIS.

Oui... mes ennemis me vengeront eux-mêmes... Le fils est un honnête homme! Il aura horreur de ce qu'il verra faire autour de lui... (Il marche vers Carvajan.) Et maintenant hors d'ici, monstre... ta besogne est faite... Tu m'as volé ma fortune, tu m'as volé mon honneur... Il ne reste plus ici que mon œuvre, mais tu ne l'auras pas.

Il déchire ses plans.

CARVAJAN, voulant l'arrêter.

Tout m'appartient!

LE MARQUIS, prend un marteau et se place devant sa machine.

Approche, et je t'assomme!

CARVAJAN.

Croyez-vous que vous me faites peur ?

LE MARQUIS, à bout de forces, laisse tomber le marteau, et, éperdu, appelle.

A moi! à moi!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Mon père!

Elle reçoit dans ses bras le marquis défaillant.

LE MARQUIS.

Chasse cet homme... Il me fait du mal... Il me tue!

ANTOINETTE.

Mon père vous prie de vous retirer, monsieur.

CARVAJAN, résistant.

Mais...

ANTOINETTE, montrant la porte d'un geste.

Sortez!

Carvajan dominé sort.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, ANTOINETTE

ANTOINETTE, près de son père renversé dans un grand fauteuil.

Mon père, c'est moi, revenez à vous... Mon père, vous me faites peur! ..

LE MARQUIS, revenant à lui, voyant Antoinette à ses genoux.

Oh! ma fille... mon ange... je t'ai accusée... calomniée... Pardon! Pardon!

Il fond en larmes.

ANTOINETTE.

Mon père, remettez-vous! Oubliez ce que vous a dit ce Carvajan... (Se relevant.) Mais malheureuse que je suis!.. J'ai tout oublié moi-même. Nous sommes dans les mains de cet homme et je l'ai chassé, quand il aurait fallu le supplier... Maintenant, qui nous sauvera?

LE MARQUIS, se relevant à demi, comme illuminé.

Son fils!

Il retombe évanoui.

QUATRIÈME TABLEAU

La maison de Cassegrain. Dans un pan coupé, à droite, haute cheminée surmontée d'un fusil. Dans le pan coupé, à gauche, un lit à pentes et à colonnes droites dont les rideaux en serge verte sont baissés. Au fond, une fenêtre ornée d'un rosier grimpant; porte au fond; sur les murs, images d'Epinal. Une table, au second plan à gauche, à laquelle sont assis le juge, son greffier et Carvajan.

SCÈNE PREMIÈRE

UN JUGE D'INSTRUCTION, UN MÉDECIN, MALÉZEAU, UN GREFFIER, JOUSSELIN, CARVAJAN, PASCAL, TONDEUR, FLEURY, CASSEGRAIN, GENDARMES à la porte.

Rumeurs sur la place. Cris.

LE JUGE.

Ne pourrait-on obtenir un peu de calme et de silence?...

CARVAJAN.

Ce sont des gens du pays qui crient sous les fenêtres de la mairie où a été enfermé M. de Clairefont.

FLEURY.

Depuis plus de quatre heures ils attendent son passage.

CARVAJAN.

Vous voyez, monsieur le juge d'instruction, combien

l'opinion publique est surexcitée contre ce malheureux jeune homme.

PASCAL, à mi-voix.

L'opinion?... Ce ramas de coquins ou d'imbéciles...

MALÉZEAU, amèrement.

La voix populaire !

CASSEGRAIN.

Ah ! Et puis ils aimaient bien ma fille, mon bon monsieur le juge !... (Pleurnichant.) Une enfant si gaie, si gentille !... Mais on n'enlève pas comme ça à un homme la joie de ses vieux jours... On me la paiera... marchez !

TONDEUR, à Fleury.

Il ne pense qu'à ça, lui !

LE JUGE, à Cassegrain.

C'est bien.

CASSEGRAIN, humblement.

Oui, mon bon juge.

LE JUGE, à Jousselin.

A-t-on amené ici le berger de Clairefont?...

JOUSSELIN.

Oui, monsieur le juge d'instruction, et non sans peine... Ce garçon a le cerveau dérangé : il poussait des cris, comme si on voulait le tuer, et il est tombé dans des convulsions suivies d'une sorte d'état cataleptique.

LE JUGE, au médecin.

Docteur, vous l'avez vu?... Pourrons-nous l'entendre?

LE MÉDECIN.

Oui, monsieur le juge, il est remis; mais c'est un pauvre être souffreteux et misérable... Du reste, vous apprécierez...

LE JUGE.

Veuillez, je vous prie, avant tout, nous donner con-

naissance du résultat de l'examen que vous avez fait de la victime.

LE MÉDECIN.

Ma tâche a été fort simple... Les traces du meurtre sont très visibles... J'ai constaté une violente ecchymose qui semble avoir été causée par une pression faite avec une grosse corde ou un mouchoir.

LE JUGE, *montrant le foulard.*

Ceci, par exemple?...

LE MÉDECIN.

Parfaitement!... Une très forte érosion au menton permet de supposer que le meurtrier avait d'abord l'intention d'étouffer seulement les cris de la victime. Mais, pendant qu'il courait, le bâillon a dû glisser du menton jusqu'au cou... Alors, la pression, faite par l'homme qui fuyait, a amené l'étranglement.

LE JUGE.

Ceci concorde, en effet, avec ce que nous savons des circonstances du meurtre... (*A Jousselin.*) Faites amener le berger, et que tout le monde se retire... (*A Cassegrain.*) Restez, Cassegrain, nous pouvons avoir besoin de vous. (*Au docteur.*) Restez aussi, docteur, pour le cas où vos soins seraient utiles à ce garçon.

Jousselin sort.

SCÈNE II

LE DOCTEUR, CASSEGRAIN, CARVAJAN, LE JUGE, JOUSSELIN, LE ROUSSOT, GENDARMES.

Au dehors, des cris, rumeurs sympathiques : « N'aie pas peur !... Il est innocent ! » Le Roussot, en voyant les gens rassemblés dans la maison, fait un mouvement pour se dérober.

LE JUGE.

Approchez!... (*Jousselin amène le Roussot devant la table.*) Votre nom?...

JOUSSELIN.

Ton nom!

LE ROUSSOT, d'une voix sourde, après une hésitation.

Le Roussot...

LE JUGE.

C'est un sobriquet... Votre nom de famille?

Le Roussot se tait et demeure hébété.

JOUSSELIN.

On ne lui connaît pas d'autre nom... C'est un enfant trouvé, il a été élevé avec Rose...

LE ROUSSOT, avec un gémissement.

Rose!... ah! Rose!

JOUSSELIN.

Pauvre diable!... Elle était bonne pour lui... Aussi, il avait de l'adoration pour elle... C'est la joie de son existence qui s'en est allée!

LE JUGE.

Où étiez-vous au moment du meurtre?... (Le Roussot reste silencieux.) Comprend-il ce que je lui dis?

JOUSSELIN.

Je ne le crois pas... Du reste, le fermier de Couvrechamps qui a rencontré Rose et M. de Clairefont dans le sentier de la Grande Marnière déclare avoir trouvé, en rentrant, le Roussot dans l'étable avec ses moutons.

LE JUGE.

Aurait-il pu, en courant, revenir assez vite pour se créer un alibi?

JOUSSELIN.

Cela paraît difficile... Et puis, est-il capable d'avoir eu une pareille idée?

LE JUGE.

Etait-il calme quand son patron l'a aperçu dans l'étable?

JOUSSELIN.

Il était couché dans le foin et n'a pas fait un mouvement.

LE JUGE.

Il est sorti du bal presque en même temps que M. de Clairefont... (Au Roussot.) Avez-vous vu M. de Clairefont avec Rose?

LE ROUSSOT, avec angoisse, puis avec colère.

Vu... oh! oui, vu!

Il fait un geste de menace.

LE JUGE, au Roussot.

Où avez-vous vu M. de Clairefont?

Le Roussot rit stupidement sans répondre.

LE JUGE, à Jousselin.

Faites-le approcher du lit de la victime. (Au médecin.) Relevez les rideaux.

Jousselin prend le Roussot par le bras et veut le faire approcher; celui-ci se met à trembler, résiste, puis pousse des cris lugubres, se débat et tombe à genoux.

LE MÉDECIN.

Il va tomber dans de nouvelles convulsions, et je crois que vous ne tirerez rien de lui.

LE JUGE, à Jousselin.

Emmenez-le, et qu'on le garde à ma disposition...

Le médecin et Jousselin conduisent le Roussot vers la porte. Le médecin sort avec lui en le soutenant.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins LE ROUSSOT et LE MÉDECIN, puis TONDEUR.

Appelez le sieur Tondeur... (Tondeur eutre.) Cassegrain, et vous, Tondeur, la taille de l'homme que vous poursuiviez vous a-t-elle frappés ?

TONDEUR.

Oui, monsieur le juge.

CASSEGRAIN, lui coupant la parole.

Oui, mon juge, c'était un homme très grand...

LE JUGE.

Dans l'obscurité, il peut être difficile de se rendre compte.

CASSEGRAIN.

Pas pour moi : j'y vois la nuit.

LE JUGE.

Pouvait-ce être le Roussot ?

CASSEGRAIN.

Non, mon juge... L'homme avait la tête de plus quo lui...

LE JUGE.

Tondeur ?

CASSEGRAIN, à Tondeur.

Tu as vu comme moi, n'est-ce pas?... Dis-le donc ?

TONDEUR, baissant la tête.

Oui, monsieur le juge.

LE JUGE.

Retirez-vous, et qu'on fasse venir M. de Clairefont.

TONDEUR, au moment de sortir, à Cassegrain, suppliant.

Est-ce que tu vas le laisser accuser?... Tu sais pourtant bien...

CASSEGRAIN, bas, menaçant.

Tais-toi ou il y aura un malheur.

Tondeur sort. Clameurs violentes, cris : Le « voilà, à mort ! enlevons-le! »

JOUSSELIN, aux gendarmes.

Faites faire passage.

SCÈNE IV

Les Mêmes, moins CASSEGRAIN et TONDEUR, ROBERT.

ROBERT, entrant, et se retournant vers la foule, à Jousselin.

Je vous demande pardon, monsieur, de vous causer tant d'embarras. Après tout le bien que ma famille a fait dans ce pays, je ne m'attendais pas à tant d'animosité... (Il voit Carvajan, avec un sourire amer.) Ah! ah! tout s'explique...

LE JUGE, à Robert.

Votre nom?

ROBERT, très calme.

Robert, comte de Clairefont.

LE JUGE.

La nuit dernière, Rose Cassegrain a été assassinée, au moment où elle est sortie du bal, c'était vous qui l'accompagniez?

ROBERT.

C'était moi.

LE JUGE.

Pendant l'espace de temps qui a suivi sa sortie et précédé le meurtre, elle n'a été vue par personne avec un autre que vous ?

ROBERT.

Cela est possible, je l'ai quittée à la traverse de Couvrechamps...

LE JUGE.

Pour aller ?

ROBERT.

Chez moi...

LE JUGE.

Directement ?

ROBERT.

Directement.

LE JUGE.

A quelle heure étiez-vous rentré ?

ROBERT.

A deux heures du matin.

LE JUGE.

Le meurtre a eu lieu à une heure et demie.

ROBERT, s'animant.

Impossible !... J'étais encore avec Rose.

LE JUGE.

C'est justement ce dont on vous accuse.

ROBERT, avec violence.

Mais qui donc, à la fin ?

LE JUGE.

Vous entendrez les témoins...

ROBERT, avec colère.

Si ce sont ceux que je prévois, ils auront menti.

LE JUGE.

Monsieur, n'oubliez pas que vous parlez devant la justice !

ROBERT.

Alors, qu'ils s'en souviennent eux-mêmes !

LE JUGE.

Nous allons vous confronter avec la victime.

Sourd murmure d'émotion, — Jousselin tire le rideau qui voile le pan coupé et sur son lit, étendue comme si elle dormait, Rose apparait. Auprès du lit brûle un flambeau, et sur une petite table, dans un plat de cuivre, un buis trempe dans l'eau bénite. Robert s'approche, ému, mais ferme.

LE JUGE.

La reconnaissez-vous ?

ROBERT.

Oui, monsieur.

LE JUGE.

Reconnaissez-vous lui avoir donné la mort ?

ROBERT.

Non, monsieur.

LE JUGE.

C'est tout ce que vous avez à dire ?

ROBERT.

C'est tout.

LE JUGE.

Je suis obligé de vous garder à ma disposition...

ROBERT, grave.

Faites, monsieur, si c'est votre devoir. (Les portes sont rouvertes. Pascal et Malezeau rentrent, avec des femmes qui res-

tent immobiles, recueillies. Robert s'avance vers la fenêtre, cueill une rose et s'approche de nouveau du lit de la morte.) Adieu donc chère et douce enfant,... puisque je ne suis pas libre de te conduire jusqu'à ta tombe, et d'y déposer des fleurs, reçois du moins celle-ci, comme un tendre et dernier souvenir... (Il place la rose sur le cœur de la morte, s'incline comme pour une prière, se relève, — puis, se retournant vers le juge.) Monsieur, je suis à vos ordres.

PASCAL, pendant que Robert, emmené, marche vers la porte.

Malézeau, cet homme-là n'est pas un criminel!

CINQUIÈME TABLEAU

LE CABINET DE CARVAJAN

Porte au fond. — A gauche au premier plan, une fenêtre. — A droite, dissimulée dans une armoire, la caisse de Carvajan. — Dans un pan coupé à droite, une table-bureau. — A droite un fauteuil, un canapé au premier plan à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

CARVAJAN, FLEURY.

CARVAJAN, debout devant son bureau.

Et alors?

FLEURY.

Après un nouvel essai d'interrogatoire, le Roussot a été remis en liberté.... Le témoignage du fermier, qui lui crée un alibi, a été décisif... La stupidité du berger a fait le reste. Quant à Robert de Clairefont, conduit à la prison de la ville, il sera aujourd'hui même transféré à Rouen.

CARVAJAN, froidement.

Bien.

FLEURY.

Les journaux commençent à s'occuper de l'affaire. La politique, naturellement, l'envenime. Les réactionnaires déclarent que M. de Clairefont est victime d'une odieuse machination,mais que la lumière sera promptement faite sur cette déplorable erreur judiciaire. Les radicaux fulminent contre ces derniers représentants de la féodalité qui croient pouvoir encore disposer, suivant leurs monstrueux caprices, de l'honneur et de la vie des prolétaires!

CARVAJAN, souriant.

Vieux jeu!

FLEURY.

Qui réussit toujours! Cassegrain, qu'ils ne connaissent pas, est appelé de confiance: vénérable vieillard, et honnête travailleur... Le tout se termine par un chaleureux appel à la fermeté des magistrats et à la rigueur du jury.

CARVAJAN.

Voilà qui est meilleur.

FLEURY.

Il me paraît impossible maintenant que l'affaire ne suive pas son cours.

CARVAJAN.

Elle le suivra. Cassegrain va se porter partie civile et je lui ferai venir de Paris un avocat qui se chargera de rabattre la crête au jeune coq de Clairefont... Vous êtes allé ce matin au château?

FLEURY.

Oui, monsieur. Je dois même vous prévenir que j'ai aperçu monsieur votre fils qui se promenait au pied de la terrasse, comme s'il guettait quelqu'un...

CARVAJAN, assombri.

Ah!... Continuez à le surveiller et informez-moi. Que disent-ils là-haut?

FLEURY.

Rien.

CARVAJAN.

Que font-ils ?

FLEURY.

Ils pleurent.

CARVAJAN.

Leur dernière défense a été paralysée par ce coup inattendu... Nous les tenons maintenant... Dans trois jours, la saisie, et même s'ils emploient des moyens dilatoires, dans quelques semaines, la culbute finale... Mais laissons cela. Nous avons d'autres comptes à régler, Fleury...

FLEURY.

Je ne les ai pas négligés. Voici vingt mille francs de la créance Pourpied.

CARVAJAN.

Bon... (Il ouvre la fausse armoire et découvre un coffre-fort. Il l'ouvre.) Et Delamarre ?

FLEURY.

Il demande un renouvellement.

CARVAJAN.

Pour combien et à combien ?

FLEURY.

Pour six mois, à neuf et demi pour cent...

CARVAJAN.

Ça se peut... Et Rattier ?

FLEURY.

Il n'a pas payé : il est très gêné...

CARVAJAN.

Est-ce qu'il se moque de moi ?

FLEURY.

Il a perdu sa femme la semaine dernière...

CARVAJAN.

Quand j'ai perdu la mienne, est-ce que ça m'a empêché de faire honneur à ma signature?

FLEURY.

Le matériel de la ferme vous couvre.

CARVAJAN, rudement.

Faites-le vendre...

FLEURY, doucement.

Prenez garde... Rattier dispose de vingt voix pour le Conseil général...

CARVAJAN.

Eh! pour le quart de ce qu'il me doit j'en aurai quarante! Exécutez!

FLEURY.

Bien.

On frappe à la porte.

CARVAJAN, bas à Fleury.

On a frappé. (Haut.) Qui est là?

PASCAL, au dehors.

Moi, mon père...

CARVAJAN, à Fleury.

C'est Pascal... (Haut.) Une seconde... (Il serre vivement ses papiers, son argent, referme sa caisse, repousse son armoire. — A Fleury.) Faites attention à ce que vous direz devant lui.

Il ouvre.

SCÈNE II

LES MÊMES, PASCAL.

CARVAJAN.

Tu rentres ?

PASCAL.

Oui, mon père, je suis allé jusqu'au Tribunal en me promenant... J'ai eu du plaisir à revoir cette petite salle où j'ai plaidé pour la première fois... (Souriant.) de minces affaires.

CARVAJAN.

Tu avais vingt ans...

FLEURY.

Vous en avez plaidé, ailleurs, bien d'autres depuis et de très importantes.

PASCAL.

Comme je revenais, j'ai vu passer, dans une voiture entourée par les gendarmes, ce malheureux Robert de Clairefont que l'on conduisait au chemin de fer.... Sur le passage de l'escorte, des hommes sont sortis des cabarets pour huer et insulter le prisonnier... Lui, demeurait impassible, un pâle sourire sur les lèvres. Sa contenance m'a beaucoup frappé. Même fermeté qu'au moment de la confrontation, et, de plus, un air de tristesse profonde... Sans doute, il pensait à ceux par qui il est aimé !

CARVAJAN, rudement.

Il aurait dû y penser plus tôt... (Plus doucement.) Allons, mon cher, ne prenons pas des gens plus de souci qu'ils n'en prennent eux mêmes... Le jeune comte s'est mis dans un mauvais cas... Tant pis pour lui.... Nous n'y sommes pour rien...

PASCAL.

Je le crois, mon père... Je veux le croire.

CARVAJAN, *froidement.*

C'est ce que tu as de mieux à faire...

Il prend des papiers sur son bureau.

FLEURY.

Est-ce que vous sortez, monsieur le maire?

CARVAJAN.

Oui, je vais prendre Dumontier pour aller à Lisors. Jusqu'au dîner nous avons le temps... Il faut que nous visitions la distillerie de la Lieure... Il y a là une grosse affaire, mal conduite... Nous allons prêter un peu d'argent, et donner beaucoup de conseils... Viens-tu avec moi, Pascal? L'établissement est curieux...

PASCAL.

Merci, mon père... J'ai des lettres à terminer; je resterai ici, si vous le permettez.

CARVAJAN.

Tu es libre. Installe-toi... Dans deux heures, je serai de retour.

FLEURY.

Monsieur Pascal, serviteur bien humble...

PASCAL, *froidement.*

Bonsoir, monsieur Fleury.

Carvajan et Fleury sortent.

SCÈNE III

PASCAL, *seul, suivant Fleury du regard.*

Basse et abjecte figure! Pourrai-je m'habituer à voir mon père entouré de pareils gens? Jamais cette maison

ne m'a paru si noire et si maussade. (Il va à la fenêtre.) Comme Clairefont, lui, est lumineux et calme!... Ici sont les vainqueurs, les heureux. Là-bas, les victimes, les désolés. Et cependant c'est là-bas que je voudrais être. Ce matin, pendant que j'observais de loin, il m'a semblé voir passer sur la terrasse comme une ombre... J'ai frémi à la pensée que c'était elle. Ah ! je suis fou ! Cette jeune fille me hait... Elle ne peut que me haïr... Je devrais m'éloigner, et pourtant une voix secrète me dit : Tu pourras lui être utile... Et je reste!.. Où tout cela me mènera-t-il ? A souffrir...

Il écrit.

SCÈNE IV

PASCAL, UN DOMESTIQUE, puis MALÉZEAU.

LE DOMESTIQUE.

Maître Malézeau est là qui demande à voir Monsieur.

PASCAL.

Moi ? Faites-le entrer.

MALÉZEAU, entrant, bas à Pascal.

J'ai vu sortir votre père. Sera-t-il longtemps absent ?

PASCAL.

Deux heures... Mais...

MALÉZEAU.

Eloignez ce domestique pour un instant.

PASCAL.

Portez ces lettres à la poste, je vous prie.

Le domestique sort.

MALÉZEAU.

Merci mon jeune ami; maintenant nous voilà tranquilles...

PASCAL.

Que signifie ?

MALÉZEAU.

J'ai là une jeune dame qui désire vous parler. Vous permettez que je vous l'amène ?

Il va à la porte et sort.

PASCAL, *avec un grand trouble.*

C'est elle !...

Il reste immobile.

SCÈNE V

Les Mêmes, ANTOINETTE.

MALÉZEAU.

Entrez, mademoiselle...

Antoinette fait un geste suppliant à Malézeau qui s'incline et sort. Pendant que Pascal s'incline, tremblant, elle s'assied sur le canapé, ôte sa voilette et la pose à côté d'elle.

ANTOINETTE.

Je viens à vous, monsieur, en suppliante, et jamais je n'aurais osé tenter une pareille démarche, si je n'y étais poussée par l'excès du malheur dans lequel je vois tous les miens.

Elle s'arrête étouffée par l'émotion.

PASCAL, *s'approche, prend une chaise et s'assied.*

Mademoiselle, je vous en prie, remettez-vous... Croyez que je vous plains de tout mon cœur, et que je vous écoute avec la plus profonde sympathie.

ANTOINETTE.

Nous sommes bien durement éprouvés ! A la suite d'une entrevue avec M. Carvajan. (Mouvement de Pascal.) oh ! je ne l'accuse pas !... mon père est tombé malade ; mon frère a été... emmené hier, et ma tante qui l'aime comme son enfant l'a suivi, pour tâcher de le voir, de l'aider, de l'encourager... Me voici donc seule à Clairefont, d'où l'on va nous chasser, dans quelques jours, peut-être... Tout m'accable à la fois, vous le voyez, et, de quelque côté que je me tourne, je vois une menace de malheur !...

PASCAL, avec douceur.

Et, dans votre peine, c'est à moi que vous vous adressez... Que puis-je donc pour vous ?

ANTOINETTE.

N'êtes-vous pas le fils de M. Carvajan ? Vous pouvez intercéder auprès de lui. (Mouvement de Pascal.) Oh ! je vous en prie, aidez-moi... entendez-moi à demi mot... Ce que j'ai à dire est si difficile !... Je ne veux pas prononcer une parole qui puisse vous paraître irrespectueuse pour votre père, et cependant il faut que je vous fasse comprendre que nous venons demander grâce... Nous sommes à sa discrétion, à la vôtre... Tout ce qui sera exigé nous paraîtra facile, si nous pouvons obtenir un peu d'indulgence pour le malheureux Robert.

PASCAL, avec émotion.

Croyez-vous donc que mon père ait son sort entre les mains ?

ANTOINETTE, avec fermeté.

Je crois que, d'un seul mot, votre père peut rétablir la vérité.

PASCAL, avec indignation se levant.

Et vous pensez qu'il faut le solliciter pour qu'il le fasse ?

ANTOINETTE, avec désespoir.

Ah! monsieur, par pitié! Pour défendre mon frère, allez vous me forcer à accuser votre père? Ne soyez pas généreux à demi... Ne demandez pas d'explication. Venez aveuglément à notre aide... Rien ne nous intéresse plus que Robert: lui d'abord, lui seul. Nous abandonnons tout ce qui n'est pas lui!

PASCAL, se contenant.

Si je vous comprends bien, c'est un marché que vous venez proposer... En échange du salut de votre frère: la terre, le château... tout ce qui vous reste. C'est cela, n'est-ce pas? (Antoinette se tait.) Oh! répondez nettement. Ayez le courage de votre offre. (Antoinette baisse la tête.) C'est bien cela! (Avec éclat.) De l'argent, pour un mot qui doit jaillir de la conscience!...

ANTOINETTE.

Oh! pardonnez-moi, je vous en prie, je vous ai blessé...

PASCAL, amèrement.

Blessé? moi! Et comment? Pouviez-vous parler autrement que vous venez de le faire? L'intérêt n'est-il pas la règle invariable de cette maison où nous sommes?... Après tout, vous ne me connaissez pas. Auriez-vous eu, par hasard, le soupçon que je pouvais être fier et désintéressé? N'en croyez rien: je suis un Carvajan, c'est-à-dire un être avide et vénal. Le marché que vous proposez est avantageux; nul doute que je l'accepte. Ne vous adressez pas à mon cœur. Mettez en jeu mon âpreté au gain. Voilà ce qui est vrai et ce qui ne vous trompera pas!

ANTOINETTE, se levant et venant à lui.

Et voilà justement ce que je ne crois pas... Je suis sûre qu'auprès de vous une prière fera cent fois plus que les plus brillantes promesses... D'ailleurs ai-je à vous offrir autre chose que mes larmes? Non, je n'ai compté que sur votre bonté. En venant, pour me donner du courage, je pensais à notre première rencontre

et je me disais : La Providence savait ce qu'elle faisait en le plaçant sur ma route. Elle me l'envoyait comme un allié, comme un ami, comme un sauveur... Oh! monsieur, je vous en prie, ne me laissez pas repartir, sans un mot d'encouragement. Intéressez-vous à notre cause... En échange de ce que vous ferez pour nous, je ne vous promets que les prières d'un cœur reconnaissant. Je ne vous demande d'autre engagement que de mettre votre main dans la mienne.

PASCAL, avec mélancolie.

C'est cette main pourtant qui, le jour où je vous ai rencontrée pour la première fois, m'a, d'un signe hautain, fait si durement comprendre qu'il ne pouvait y avoir rien de commun entre une Clairefont et un Carvajan. Pour que vous me la tendiez ainsi maintenant, il faut que vous violentiez votre orgueil, que vous surmontiez toutes vos répugnances et vous devez souffrir cruellement. Oh ! ne vous en défendez pas, je lis dans votre pensée et mon respect pour vous redouble. Ne rougissez pas de votre contrainte, car plus elle est pénible, plus je dois être avide de la faire cesser.

ANTOINETTE, avec émotion.

Ah ! monsieur, prenez garde : ne me donnez pas une espérance, si vous ne devez pas la réaliser. Ma douleur est déjà si grande ! Une déception de plus... Ah! je ne sais si j'aurais la force de la supporter...

PASCAL, avec chaleur.

Vous ne serez pas déçue, mademoiselle, et vous pouvez espérer. Il y a, entre votre famille et la mienne, de graves inimitiés. Je ferai en sorte qu'elles s'apaisent. Oublions qui est responsable des luttes qui nous divisent, qui est coupable des violences dont vous souffrez. Ce qui doit compter seulement, ce sont vos supplications et vos larmes. Ce qui me dicte mon devoir, c'est votre conduite; il y va du salut des vôtres, mais il y va aussi du respect de mon nom ; et quand vous êtes prête à tous les sacrifices, quel homme serais-je si mon

dévouement n'était pas à la hauteur de votre générosité!

ANTOINETTE, avec effusion.

Ah! Quelle joie pour moi dans ce que vous venez de dire! (Essuyant ses yeux.) Mais expliquez-moi.... je n'ose encore croire... qu'allez-vous donc faire?...

PASCAL, avec fermeté.

D'abord, votre père est sous le coup de poursuites rigoureuses. J'obtiendrai qu'elles cessent...

ANTOINETTE, vivement.

Ne songez pas à nos intérêts... qu'importe cela! Ne pensez qu'à mon frère... Dieu sait quelles résolutions le désespoir peut lui inspirer. Et ce serait horrible, car il n'est pas coupable.

PASCAL, avec feu.

Peut-il l'être, puisque vous priez pour lui? Rassurez-vous, je ferai tout pour qu'il vous soit rendu...

ANTOINETTE, avec joie.

Ah! nous sommes sauvés, à présent!

PASCAL, avec passion.

Cet instant m'a donné à vous comme un serviteur dévoué... Vous ne serez frappée, ni dans vos affections ni dans votre fortune, j'en prends l'engagement sur l'honneur.

ANTOINETTE.

Oh! soyez béni!... Songez cependant que je ne vous demande rien qui puisse vous nuire.

PASCAL, avec force.

Rien ne peut nuire plus que de tolérer des actes que réprouve la conscience.

ANTOINETTE, avec émotion.

C'est bien!... Je vous remercie... Je suis contente de ne pas m'être trompée en m'adressant à vous... Quoi

qu'il résulte de cette entrevue, croyez que je n'oublierai jamais ce que vous allez essayer pour moi.

PASCAL, avec fermeté.

Oui, mademoiselle, pour vous.

Il s'incline, Malézeau paraît.

MALÉZEAU.

Eh bien?

ANTOINETTE, avec effusion.

Ah ! merci de m'avoir amenée... je suis heureuse ! (A Pascal.) Adieu, monsieur, grâce à vous, j'emporte l'espérance !

Elle sort avec Malézeau.

SCÈNE VI

PASCAL, seul.

Ah! tu emportes aussi ma vie et mon âme ! Pour t'atteindre maintenant, on devra d'abord me frapper moi-même ! (Il marche.) Je ne puis supporter l'idée qu'elle pleurerait... Ce que mon père a fait, il le défera... Mais comment l'obtenir de lui? Oh! qu'importe ! Dans la lutte que j'entreprends nos deux volontés vont se heurter... Eh bien! nous verrons s'il sera mieux soutenu par sa haine, que moi par mon amour ! (Il s'arrête et écoute avec angoisse.) La porte vient de se refermer... C'est lui...

SCÈNE VII

PASCAL, CARVAJAN.

PASCAL.

Déjà de retour, mon père?

CARVAJAN.

Oui, Dumontier ne pouvait pas m'accompagner... Notre visite est remise à demain... Et toi qu'est-ce que tu as fait?

PASCAL, très troublé.

J'ai achevé d'écrire mes lettres comme je vous l'avais dit...

CARVAJAN, examinant Pascal, brusquement.

Qu'est-ce que tu as? Ta voix ne sonne pas comme tous les jours... Est-ce qu'il t'arrive quelque chose?...

PASCAL, troublé.

Mais, mon père...

CARVAJAN, à part.

Ce gaillard-là me fait des cachotteries. Il faut que je voie clair dans son jeu... (Il marche dans son cabinet et, apercevant le voile oublié par Antoinette sur le canapé, il le saisit, le retourne et le sent.) J'avais deviné juste!... Qui est-ce qui a laissé ça ici? Ce n'est pas une dame de la Neuville! Est-ce que...

PASCAL.

Ne cherchez pas, mon père. La personne qui est venue ici est mademoiselle de Clairefont.

CARVAJAN.

Ah! ah! Et tu l'as reçue?

PASCAL.

Oui, mon père.

CARVAJAN.

Qu'est-ce qu'elle voulait?

PASCAL.

Intercéder pour les siens auprès de vous.

CARVAJAN, se contenant.

La voilà subitement devenue bien humble! Et pourquoi, dès mon arrivée, ne m'as-tu pas raconté la chose?

PASCAL.

Parce que j'espérais, en gagnant un peu de temps, parvenir à vous disposer favorablement.

CARVAJAN.

Tu espérais?... Vraiment!... La belle a tâché sans doute de t'émouvoir avec des regards mouillés et de t'entortiller avec des phrases câlines? Oh! elle sait son métier de femme!... Mais elle n'était pas au bout de la rue qu'elle riait de toi!... Tu peux m'en croire!

PASCAL.

Mon père!

CARVAJAN, froidement.

Mais elle n'a pas fait que soupirer, elle a dû parler aussi un peu... Qu'a-t-elle dit? Quand on demande la paix, c'est à de certaines conditions... Que veut-elle d'abord?

PASCAL.

Que vous sauviez son frère, et que vous épargniez son père.

CARVAJAN, railleur.

Autrement dit, que je prouve que le jeune Clairefont est blanc comme l'hermine, et que, tenant le vieux dans le creux de ma main, je le laisse aller franc et quitte?... Mazette! Et que m'offre-t-elle en échange?

PASCAL.

Mademoiselle de Clairefont n'a point fixé de conditions.

CARVAJAN, rudement.

Espère-t-elle que je n'en exigerai pas?

PASCAL, froidement.

C'est à vous de les fixer; n'êtes-vous pas le maître?

CARVAJAN, se calmant et avec bonhomie.

Je suis le maître, c'est vrai. Mais la situation est

embarrassante. Et deux avis valent mieux qu'un... Toi, à ma place, qu'est-ce que tu ferais ?

Il s'assied sur le fauteuil.

PASCAL.

Je ne vous l'ai jamais laissé ignorer, mon père, et, dès le premier jour, je vous ai exhorté à la conciliation. C'était uniquement dans votre intérêt que je parlais. J'aurais voulu vous voir des idées qui fussent à la hauteur de la position à laquelle vous avez su atteindre. Vous étiez le plus fort ; il convenait de vous montrer généreux. Voilà le langage que je vous tenais... Et ceux que vous considériez comme vos ennemis résistaient encore ! Que dois je vous dire aujourd'hui qu'ils sont vaincus, désespérés, et qu'ils demandent grâce ? Ce n'est pas un avis que je vous donne, c'est une prière que je vous adresse. Soyez humain : ne frappez pas des gens à terre. Détournez-vous de ces Clairefont qui n'existent plus maintenant. N'accablez pas le fils, dont le seul et vrai crime est le nom qu'il porte, et laissez le père mourir en paix dans son domaine morcelé et appauvri.

CARVAJAN, avec colère.

Le fils ? Oublies-tu qu'il t'a insulté devant toute la ville ? Le père ! Sais-tu qu'hier matin il a voulu m'assommer ? Des gens à terre ! Que feraient-ils de plus s'ils étaient debout ? (Changeant de ton.) Enfin, mon bonhomme, c'est très joli, mais ils me doivent près de quatre cent mille francs !

PASCAL.

Le domaine vaut le double.

CARVAJAN.

Pardienne ! Je serais propre, sans ça !

PASCAL.

Mon père, ne m'ôtez pas tout espoir de vous convaincre. Il ne s'agit plus que de moi : c'est à votre fils que vous accorderez la grâce que je sollicite... Faites-moi

ce sacrifice, et je vous en serai reconnaissant toute ma vie! En échange, exigez de moi ce que vous voudrez. Je serai votre serviteur, je m'attacherai à votre fortune, je ferai triompher votre ambition. Mais, au nom de ce qu'il y a de plus sacré, ne me refusez pas ce que je vous demande !...

CARVAJAN, avec ironie.

Quel feu ! Qu'est-ce qu'on t'a donc promis si tu réussissais ?

PASCAL.

Mon père!

CARVAJAN.

Es-tu mon fils, ou l'homme d'affaires des Clairefont ?

PASCAL.

N'est-ce pas un fils celui qui veut le nom de son père honoré et respecté ?

CARVAJAN, s'animant.

Respect ! honneur! Mots bien placés dans ta bouche!. . Allons, monsieur l'honnête homme, dis donc hardiment ce que tu penses, aie le courage de ta trahison !. . Tu rêves de me tromper !... Tu es encore un peu trop jeune !... Je me doutais que j'avais un ennemi dans ma propre maison ; je suis fixé maintenant : tu as marivaudé avec la belle Antoinette, et tu es sa créature... Va, elle t'apprendra le respect et l'honneur !

PASCAL, avec éclat.

Mon père...

CARVAJAN, avec violence.

Ose donc dire qu'elle ne t'a pas ensorcelé? Ose donc nier que tu l'aimes ?

PASCAL.

Eh bien ! oui, je l'aime ! Et ce sera le malheur de ma vie, puisque je me vois placé entre vous, que je trouve implacable, et elle, que je voudrais sacrée. Prenez pitié

de moi ! Tous les coups que vous allez frapper tomberont sur mon cœur. C'est la fatalité qui a décidé... Je n'ai pas été au-devant de mademoiselle de Clairefont. Je l'ai rencontrée sans savoir qui elle était... Et quand j'ai pu réfléchir, il était trop tard... Je vous engage ma parole de ne jamais la revoir, si vous voulez l'épargner... Je ne connais ni son père ni son frère... Devant les yeux, je n'ai qu'elle. Elle seule !... Vous ne pouvez la haïr : elle ne vous a jamais rien fait... Mon père, vous avez aimé, vous aussi, et vous avez souffert... Au nom du passé, soyez bon aujourd'hui et ne faites pas votre fils aussi malheureux que vous l'avez été vous-même !

CARVAJAN, sombre.

Ah ! tu as eu tort d'évoquer ce souvenir, car il me défend la pitié ! Renonce à ton amour : il est un peu moins vieux que ma haine ! Je me suis fait, il y a trente-cinq ans, le serment que je mettrais tout ce qui porte le nom de Clairefont sous mes pieds, et cela sera !

PASCAL, avec fermeté.

Non, mon père, car moi j'ai fait, il y a une heure, le serment que je vous en empêcherais !

CARVAJAN.

Ah ! tu as juré cela ? Eh bien ! tu apprendras à tes dépens qu'il ne faut jamais prendre d'engagements téméraires. Dans quinze jours, tu m'entends, le domaine de Clairefont sera vendu, et le marquis sera sur le grand chemin ! Quant à son fils, dans deux mois il sera condamné en cour d'assises.

PASCAL.

Le domaine de Clairefont ne sera pas vendu, car demain vous serez payé.

CARVAJAN.

Allons donc ! Avec quel argent ?

PASCAL.

Avec le mien. Robert de Clairefont ne sera pas condamné quand je devrais le défendre moi-même !

CARVAJAN, avec stupeur.

Toi ! Tu ferais ce que tu as dit ?

PASCAL.

Je ferai tout, pour empêcher une persécution odieuse.

CARVAJAN, avec force.

Où prends-tu l'audace de me parler ainsi ?

PASCAL.

Dans l'horreur que vos actes m'inspirent ! Depuis que j'ai l'âge de raison, ils sont ma torture et ma honte. J'ai fui cette maison, il y a dix ans, pour ne pas assister à ce que vous appelez vos opérations de banque : le prêt qui est un étranglement, l'usure enfin, puisqu'il faut prononcer ce mot, que l'on jetait comme une malédiction à mon enfance et que l'on peut me jeter encore comme un outrage. Non, vous n'achèverez pas la spoliation commencée ! Non, vous ne martyriserez pas un innocent ! Moi, témoin de vos manœuvres, si je vous laissais continuer, je deviendrais votre complice... Ma conscience se révolte. Je prends contre vous-même la cause de votre honneur, et le mal que vous voulez faire, vous ne le ferez pas !

CARVAJAN, avec rage.

Ah ! c'est ainsi ! Ah ! tu me menaces et tu m'outrages ! Eh bien ! ceux que tu veux défendre, je les poursuivrai sans pitié. Ah ! ils ont espéré que je m'arrêterais pour ne pas te combattre ? Ils verront ce que je peux quand on me brave ! Le beau protecteur qu'ils ont là !... Ah ! ah ! mon garçon, j'en ai maté de plus forts que toi, et tu connaitras la poigne de Carvajan !... Imbécile, qui croit à tout ce que ces Clairefont lui ont promis !... Mais ce sont des hypocrites ! ils se servent de toi... Ils t'ont amorcé avec la fille... Mais elle ne peut que te mépriser :

un homme de rien, le fils de ton père, un monsieur qui n'est pas « De » quelque chose !... Quand tu auras tiré les marrons du feu, on te chassera comme un laquais ! (Se calmant tout à coup et revenant à Pascal en souriant.) Voyons, Pascal... ne nous fâchons pas... comprends les choses... Tu cours à un camouflet certain... Tu auras manqué à tous tes devoirs, renié ton père, et tu resteras avec ta courte honte !... (S'animant de nouveau.) M'entends-tu ?... Voyons, veux-tu parler ? Tu n'as pas la bouche cousue... Tu restes là,... les yeux fixes... Ne donne pas des centaines de mille francs, comme ça... ne te compromets pas pour Robert... (Avec douceur.) Mon ami... promets-moi de réfléchir... Tu y consens?

PASCAL.

Non.

CARVAJAN, avec fureur.

Hors d'ici, misérable! je te chasse! Infâme, qui vend son père, qui l'assassine ! Oui, tu me tues ! Si je ne vois pas ces Clairefont dans le ruisseau, je meurs! Je n'ai vécu que pour cette heure-là, où je les tiendrai abattus, écrasés, sous mes talons !... Et tu me voles ce bonheur tant attendu !... Va-t'en... Va-t'en donc ! Je te ferais du mal !

Pascal se dirige vers la porte.

CARVAJAN, courant à lui.

Où vas-tu?... Voyons, Pascal... (Il le prend dans ses bras, le serre et le caresse.) Eh bien ! Transigeons... Ne paie pas pour eux... et je les laisse en repos... Est-ce dit?

PASCAL.

Non, mon père, je n'ai plus confiance en vous, vous me tromperiez.

CARVAJAN.

Eh bien ! Je te maudis !... Et si ta mère était là...

PASCAL, avec éclat.

Ah ! Elle me bénirait, mon père ! (Il va vers la porte.)

Une dernière fois, voulez-vous consentir à ce que je vous demande?

CARVAJAN.

Jamais!

PASCAL.

Adieu, alors!

Il sort. Carvajan, les traits convulsés par la rage, tombe, anéanti, sur le fauteuil.

SIXIÈME TABLEAU

Une salle attenant à la Cour d'assises. — Porte à deux vantaux au fond. Portes à droite et à gauche, deuxième plan. — Au premier plan, à droite, le bureau de l'huissier.

SCÈNE PREMIÈRE

UN HUISSIER, MADAME TOURETTE, M. TOURETTE, UN JOURNALISTE.

LE JOURNALISTE, **sur le pas de la porte, donnant à l'huissier une enveloppe.**

S'il vous plaît, au porteur du journal...

Il rentre.

TOURETTE, **arrivant avec une dame.**

L'audience est-elle recommencée ?

L'HUISSIER.

Le président vient de donner la parole au défenseur...

MADAME TOURETTE.

Moi qui ne suis venue que pour l'entendre ! Vite, faites-nous entrer...

L'HUISSIER.

Mais il n'y a plus de place...

TOURETTE.

Nous avons des cartes...

L'HUISSIER.

Aujourd'hui, tout le monde a des cartes... Nous sommes débordés... Tout à l'heure, à la reprise d'audience le Président a trouvé une jeune dame assise sur le bras de son fauteuil.... Tout le département est dans la salle !

Il entr'ouvre la porte.

LE JOURNALISTE, sur le pas de la porte tendant un papier.

Pour le Télégraphe... Gazette des Tribunaux !...

Il rentre. — Rumeurs d'émotion.

MADAME TOURETTE, jetant par la porte un coup d'œil.

C'est vrai, on s'écrase... Et par ici ?...

L'HUISSIER.

Impossible ! Ce sont les témoins...

TOURETTE.

Et par là ?

L'HUISSIER.

C'est l'accusé !

TOURETTE, faisant un pas en arrière.

Ah ! non, par exemple !... Tant qu'il n'aura pas été acquitté !...

MADAME TOURETTE, suppliante.

Oh ! Monsieur, je voudrais pourtant bien entrer...

L'HUISSIER.

Essayez du côté du jury... (Tourette et sa femme sortent.) Jamais ! non, jamais depuis le procès des chauffeurs de Normandie, on n'a vu à la cour d'assises une pareille bousculade !

Il sort, deuxième plan à gauche.

SCÈNE II

CARVAJAN, par la gauche, FLEURY et TONDEUR, par la porte des témoins.

CARVAJAN.

Vous voilà? Eh bien! Où en est-on?

FLEURY.

Votre fils parle...

TONDEUR.

Et c'est admirable!

FLEURY.

Et terrible!

CARVAJAN, avec amertume.

Je l'avais bien dit!

FLEURY.

Quand il s'est levé au banc de la défense, il m'a paru grandi de toute la tête... il était pâle, à croire qu'il allait mourir... Sa voix était si douce que tout l'auditoire a frémi... Peu à peu, il s'est animé, ses joues sont devenues rouges, le feu lui a jailli des yeux... Ce n'était plus un homme et j'ai compris que tout était perdu!...

CARVAJAN, sombre.

C'est du jour où il s'est mis contre nous que tout a été perdu... Je savais bien que rien ne lui résisterait... Le procureur général ne pèsera pas lourd et quant à l'illustre avocat que j'ai fait venir de Paris, et qui me coûte gros... Soyez tranquille, il n'en fera qu'une bouchée...

FLEURY, avec aigreur.

Mais vous en avez l'air presque content?

CARVAJAN, à Fleury brusquement.

Eh! après tout, c'est mon fils!... C'est un Carvajan aussi celui-là!... Il a tout de moi : même ardeur, même passion, même volonté... toute ma caboche enfin!... et de plus, le cœur de sa mère!

FLEURY, avec colère.

Mais il nous écrase et nous ruine!

CARVAJAN.

Parbleu!... Oh! j'ai fait une faute... Et nous la paierons cher... Il fallait l'éloigner, ne le laisser revenir que quand tout aurait été fini... Une femme s'est trouvée sur sa route et il m'a échappé... Oh! la maudite! si elle n'en avait pas fait son esclave!... Mais il combat pour elle, il sera invincible... (Rumeurs.) Tenez, entendez-vous, on l'acclame...

L'HUISSIER, passant.

Ah! si on fait des ovations au défenseur, le président, qui n'aime pas ça, va faire évacuer la salle.

Il sort

SCÈNE III

Les Mêmes, CASSEGRAIN.

CASSEGRAIN, soucieux.

Ça ne va pas, là dedans, vous savez, mes braves gens... Le fils à M. Carvajan vient de donner une secouée à m'n avocat, et c'est que tout le monde a l'air pour lui!... Si je perds ce procès-là, ma pauv' fille ne sera donc pas vengée... Et moi, qu'est-ce que je vas devenir?

CARVAJAN.

Tais-toi, misérable!... Il y a de bien autres intérêts

que les tiens d'engagés!... Tu seras payé, sois tranquille!... quoi qu'il arrive...

CASSEGRAIN.

Alors ça va bien! Je vas boire un coup à la buvette... ça m'a tout retourné...

Il sort à gauche. Cris et applaudissements à la cantonade.

FLEURY, *avec rage.*

Encore!

TONDEUR, *allant à la porte et l'entr'ouvrant.*

Il a fini de parler, il s'assied...

Il vient en scène.

FLEURY.

Ni le ministère public, ni la partie civile ne répliquent... (*Descendant un peu.*) Laisser le jury sous l'influence de sa plaidoirie... ils sont donc fous!

CARVAJAN.

Non! Ils se sentent dominés, voilà tout...

TONDEUR.

Les jurés vont délibérer...

FLEURY.

On sort...

CARVAJAN.

Retirons-nous.

Ils sortent par la gauche premier plan. — Applaudissements à la cantonade.

SCÈNE IV

AVOCATS, ASSISTANTS, JOUSSELIN, MALÉZEAU, TOURETTE, MADAME TOURETTE, MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, ANTOINETTE.

UN AVOCAT, sortant.

Eh bien! Mais il ne reste plus rien de l'accusation!...

UN AUTRE, riant.

L'avocat général fait un nez!

UN AVOCAT.

Et le grand confrère de Paris, monsieur le député qui vient se faire rouler par un Normand, entre deux séances de la chambre...

UN AUTRE.

Je n'en suis pas fâché pour lui, ça lui apprendra à nous enlever nos affaires.

TOURETTE, très animé.

Ah! mon cher Malézeau. Quelle émotion! Mais ou sont nos chers amis?

MADAME TOURETTE.

J'ai aperçu, dans un petit coin sombre, et sous des voiles épais, mademoiselle de Saint-Maurice et Antoinette.

MALÉZEAU.

Oui. Elles ont voulu être là, pour donner du courage à ce pauvre enfant...

TOURETTE.

Une victime! un martyr! Bientôt réhabilité!

MADAME TOURETTE.

Ah! oui!... Je veux les voir, les embrasser, leur dire tout ce que je ressens...

MALÉZEAU.

Quand la foule se sera un peu dissipée, elles vont sortir... Elles tiennent à ce qu'on ignore leur présence...

MADAME TOURETTE.

Ah! Dieu! Les pauvres gens!

TOURETTE, *avec feu.*

Mais les sympathies ne leur ont pas manqué...

MADAME TOURETTE.

Nous sommes venus, mon mari et moi, tout exprès de Paris...

MALÉZEAU, *ironique.*

Comme pour une représentation...

TOURETTE, *à sa femme.*

Ne restons pas là, rentrons dans la salle; allons au devant de ces dames.

MALÉZEAU.

Inutile! les voici!

MADAME TOURETTE, *s'élançant vers elles.*

Ah! chères amies...

Mademoiselle de Saint-Maurice et Antoinette entrent par la porte de gauche et descendent en scène.

SCÈNE V

MALÉZEAU, PASCAL, MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, ANTOINETTE, UN GENDARME, TOURETTE, MADAME TOURETTE.

Pascal, en robe, entre par la porte de droite. Les avocats l'entourent et lui adressent des félicitations.

LES AVOCATS.

Ah! Bravo! Bravo!

L'AVOCAT DE LA PARTIE CIVILE.

Ah! mon cher confrère, vous nous avez rudement mordus...

PASCAL.

Vous ne nous aviez pas ménagés...

L'AVOCAT.

Tous mes compliments!

Ils se serrent la main.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, entrant avec Antoinette.

Comment! Ils se donnent la main? Après ce qu'ils se sont dit, j'aurais cru qu'ils allaient s'étrangler!

MALÉZEAU.

Des paroles, mademoiselle, autant en emporte le vent...

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, allant à Pascal.

Ah! mon cher ami!... Faut-il que vous en ayez du talent, pour remuer les gens de cette façon-là! Eh bien! Antoinette, tu ne lui dis rien?... Tu n'es donc pas heureuse?...

ANTOINETTE.

Tout n'est pas terminé, tante... J'ai encore peur...

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Allons donc! Est-ce qu'il y a un doute possible! Tu n'as donc pas vu pleurer les jurés?...

L'HUISSIER, s'approchant.

M. le Président désire parler à Me Carvajan.

ANTOINETTE.

Ah! Mon Dieu! Qu'y a-t-il?

PASCAL.

Ne vous effrayez pas!... Quelque communication toute personnelle... Rien de grave, à coup sûr...

ANTOINETTE.

Que le temps me paraît long! Et mon pauvre père qui n'a pas osé venir, et qui nous attend dans la ville...

PASCAL.

Vous retournerez tous ensemble à Clairefont, ce soir...

ANTOINETTE.

Le ciel vous entende! J'en ai tant désespéré...

PASCAL.

Bon courage!

Il sort précédé par l'huissier.

TOURETTE, regardant Pascal s'éloigner.

Quel homme étonnant!

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Oh! oui, par exemple! Dites du bien de lui, ce n'est pas moi qui vous en empêcherai. Si notre cher enfant nous est rendu, ce sera bien à lui que nous devrons ce bonheur!...

MADAME TOURETTE.

Quand il a parlé de vous, ma chère Antoinette, il a eu des expressions d'une douceur, des phrases d'une mélancolie... On eût dit qu'il était à genoux, en prière... c'était divin!

MALÉZEAU, railleur.

On se serait cru au concert. (A mademoiselle de Saint-Maurice.) Pendant la suspension d'audience voulez-vous voir Robert?

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Le pauvre petit ! Je le crois bien !

Malézeau parle au gendarme qui est à droite. Celui-ci ouvre la porte à mademoiselle de Saint-Maurice et à Antoinette.

MALÉZEAU.

C'est arrangé, venez...

TOURETTE, les suivant.

Dites bien à ce cher ami que nous sommes avec lui de tout cœur...

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Oui, oui...

TOURETTE.

A tout à l'heure. Et nous, rentrons, on nous prendrait nos places !

Il sort par le fond avec madame Tourette.

SCÈNE VI

MALÉZEAU, CARVAJAN.

CARVAJAN, entrant par la gauche.

Malézeau...

MALÉZEAU.

Vous ici, monsieur Carvajan?

CARVAJAN.

Ç'a été plus fort que moi... Il m'a fallu venir... Le marquis aussi est venu... En descendant dans la rue, il

n'y a qu'un instant, car je ne peux pas tenir en place, j'ai aperçu M. de Clairefont, avec son vieux domestique cachés dans une voiture, au coin du Palais... Il m'a vu et s'est détourné... Je ne sais pas lequel de nous deux était le plus pâle et endurait les plus dures angoisses lui, de savoir son fils en danger, moi de savoir que le mien le défendait !

MALÉZEAU.

Et allait le sauver !

CARVAJAN, sombre.

Oui... Malézeau, vous m'avez combattu avec acharnement... C'est chez vous que mon fils est allé, quand il a quitté ma maison... Vous m'avez fait beaucoup de tort... Voulez-vous que j'oublie tout ?... Obtenez de Pascal qu'il ne sorte pas d'ici, quoi qu'il arrive, sans m'avoir parlé ?...

MALÉZEAU.

Je le lui demanderai...

CARVAJAN.

Allons, vous êtes un brave homme !... Conseillez-le bien... Je vous revaudrai ça...

MALÉZEAU.

Iuutile ! J'agis toujours sans intérêt... (Sonnette.) Tenez ! Voici la sonnette qui annonce la rentrée du jury...

CARVAJAN.

N'oubliez pas votre promesse.

Il sort par la gauche.

SCÈNE VII

MALÉZEAU, L'HUISSIER, ASSISTANTS, AVOCATS, MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, ANTOINETTE.

Les assistants et les avocats rentrent dans la salle des assises.

ANTOINETTE, avec angoisse.

Mon Dieu ! Voici l'instant qui va décider de nous... Je n'ai pas le courage de rentrer...

L'HUISSIER, avec prévenance.

Restez ici, mademoiselle, je laisserai la porte entr'ouverte et vous pourrez entendre...

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Oh ! merci, monsieur...

UN HUISSIER, à la cantonade.

La cour... Debout et découverts...

LE PRÉSIDENT, à la cantonade.

L'audience est reprise... monsieur le chef du Jury veuillez nous faire connaître le verdict...

Sourde rumeur

LE CHEF DU JURY, de même.

Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, sur toutes les questions, la réponse du jury est : Non !

Acclamation violente.

MALÉZEAU.

Acquitté !

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, avec un tremblement.

Malézeau ! Vous en êtes bien sûr ?

ASSISTANTS, sortant de la salle.

Acquitté ! acquitté !

MALÉZEAU.

Entendez-vous ?

ANTOINETTE, avec des larmes.

Oh ! Je vous rends grâce, mon Dieu, je vous rends grâce !

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, avec éclat.

Où est l'enfant ? Où est Robert ? qu'on nous le donne !

MALÉZEAU, à Antoinette.

Votre père est là... Je cours le prévenir...

ROBERT, au dehors.

Antoinette... (Entrant.) Antoinette !

SCÈNE VIII

Les Mêmes, ROBERT.

ANTOINETTE, le voit venir libre.

Robert ! (Elle tombe dans ses bras.) C'est toi ! Ah! que je suis heureuse ! Laisse-moi te regarder. C'est toi ! Enfin ! tu nous es rendu.

ROBERT.

Oh ! mes chéries !... Tant de tristesses ! tant de souffrances !

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Mais quelle joie, maintenant !

ANTOINETTE.

Ah! nos larmes! notre chagrin est-ce que cela compte! Tout est fini! Je ne m'en souviens même plus!

ROBERT, grave.

Il faut pourtant se souvenir.

Il fait un mouvement pour s'éloigner

ANTOINETTE.

Ne nous quitte pas! Où vas-tu?

ROBERT.

Remercier mon sauveur.

ANTOINETTE.

Ah! tu as raison, je l'oubliais... Ingrate que je suis!... Mais où est-il?

SCÈNE IX

Les Mêmes, MALÉZEAU, PASCAL, LE MARQUIS.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Le voici.

PASCAL, au marquis qui entre avec lui.

Monsieur le marquis, embrassez votre fils.

ROBERT, se jetant dans les bras de son père.

Mon père!

LE MARQUIS.

Pardonne-moi, mon enfant, je n'ai pas eu la force d'assister à cette douloureuse épreuve... Mais je n'ai jamais douté de toi et, avant d'être acquitté par tes juges, tu avais été absous par ton père.

PASCAL.

Monsieur le marquis, j'avais promis à mademoiselle

de Clairefont de faire tout ce qui serait humainement possible pour que son frère vous fût rendu... J'ai tenu ma promesse : il est libre!

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, poussant Antoinette vers Pascal.

Mais dis-lui donc quelque chose!... Ah! Dieu, moi, à ton âge...

ANTOINETTE.

De tout mon cœur, merci.

PASCAL, à Antoinette.

Vous êtes heureuse, je suis payé! (A Robert.) Et maintenant, mon cher comte, remplissez à l'instant les formalités qui vous séparent de la liberté complète, et rentrez à Clairefont avec votre père.

LE MARQUIS.

Ne nous y accompagnez-vous pas?

PASCAL.

Non, monsieur le marquis, je n'ai encore accompli que la moitié de ma tâche; il me reste encore à m'occuper de votre fils. Je l'ai fait acquitter, je l'ai arraché des mains de la justice, mais je n'ai pas lavé complètement la tache qui salit son honneur. Tant que le vrai coupable n'aura pas été découvert, un doute subsistera que la calomnie pourra exploiter.

LE MARQUIS

C'est vrai.

PASCAL.

C'est ce que je ne veux pas. Il fallait sauver Robert, j'ai été au plus pressé. Pour le reste, reposez-vous sur moi.

ANTOINETTE.

Mais quand vous reverrons-nous?

PASCAL.

Quand j'aurai réussi.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Hâtez-vous alors.

ROBERT, *lui serrant les mains.*

A bientôt et à toujours !

Antoinette et le marquis, mademoiselle de Saint-Maurice et Robert sortent.

SCÈNE X

PASCAL, MALÉZEAU.

PASCAL.

Toujours ! Hélas !... Ils sont heureux maintenant, et pour moi, c'est fini... Ils partent, me voilà seul !

MALÉZEAU, *venant à lui.*

Non pas, ami Pascal ! Je reste avec vous, moi.

PASCAL.

Vous, mon bon Malézeau.

MALÉZEAU.

N'êtes-vous pas mon hôte ? Nous rentrerons de compagnie... Mais avant, j'ai une demande à vous adresser... Votre père est là... Il est triste, abattu, il voudrait vous voir... Soyez généreux : ne le repoussez pas...

PASCAL.

Soit !

Malézeau fait signe à Carvajan qu'il peut approcher. Il revient à Pascal.

MALÉZEAU.

Je vous attends.

Il sort.

SCÈNE XI

PASCAL, CARVAJAN.

CARVAJAN.

Pascal, tu vois, c'est moi qui viens au devant de toi... Depuis que nous sommes brouillés, je ne vis plus... plus... L'idée que tu es si près de moi, et que je ne te vois pas, me bouleverse... Je me croyais plus fort, mais je vieillis, et la solitude m'effraie... Voyons, ne me garde pas rancune, reviens dans ma maison...

PASCAL.

Vous m'en avez chassé, mon père.

CARVAJAN.

J'ai eu des torts, mais tu me les as fait durement expier... Veux-tu que tout soit oublié?

PASCAL.

Il ne dépend pas de moi que l'oubli se fasse. Je ne suis pas seul en cause... Il y a...

CARVAJAN, *sombre.*

Les gens de Clairefont. Que rêvent-ils encore?... Tu as assuré leur triomphe; veulent-ils maintenant que j'aille leur faire ma soumission? Ah! s'ils ne t'avaient pas eu!... Je pense qu'ils sauront être reconnaissants!...

PASCAL.

Mon père, je n'attends rien de personne.

CARVAJAN, *avec un sourire.*

Même de la belle Antoinette? Après ce que tu as fait pour elle, elle serait bien ingrate si elle ne t'aimait pas.

PASCAL, rudement.

Je compte m'éloigner la semaine prochaine, et je serai longtemps sans revenir.

CARVAJAN, amer.

Ah ! ah ! Et tu penses qu'ils te laisseront partir ? Au fait pourquoi te retiendraient-ils ? Ils n'ont plus besoin de toi. Tu as sauvé l'héritier du nom, tu as donné ton argent... Tu serais gênant, mon pauvre garçon : tu rappellerais les services rendus... On t'aimera toujours bien, mais de loin. Ce sera plus commode !

PASCAL.

Mon père !

CARVAJAN.

Ecoute, veux-tu rester ? Je renoncerai pour toi à toutes mes ambitions. On sait ce que tu vaux, maintenant, et, aux élections prochaines, personne n'osera te tenir tête. Tu seras le maître du pays. Nous dominerons, Pascal !... Comprends-tu ce que je suis disposé à faire pour ton avenir ? Si tu veux... eh bien ! nous ferons comprendre à ces ingrats ce que pèse un homme tel que toi.

PASCAL.

Ne me tentez pas, mon père, c'est inutile. Ma résolution est prise, et je ne la changerai pas.

CARVAJAN.

Ainsi tu ne veux rien accepter de moi ?

PASCAL.

M'accorderez-vous ce que je vous demanderai ?

CARVAJAN.

Demande.

PASCAL.

Eh bien ! à mon œuvre il manque un couronnement... Robert de Clairefont est libre... Mais libre aussi est le véritable meurtrier... Si je pouvais le désigner, mon

triomphe serait complet... Voulez-vous que je vous le doive? Aidez-moi à obtenir ce dernier avantage, et j'efface de ma pensée bien des mauvais souvenirs.

CARVAJAN, rêveur.

A quoi bon accumuler les obstacles? Il les renversera tous!

PASCAL, anxieux.

Mon père... parlez...

CARVAJAN, baissant la voix.

Je ne puis t'apprendre ce que tu veux savoir... Mais je vais te donner le moyen de le découvrir... La Grande Marnière contient le secret... Cassegrain n'ose plus y poser des collets, le soleil couché, et Pourtois, qui y habite n'est plus que l'ombre de lui-même... C'est là, et la nuit qu'il faut chercher.

PASCAL.

C'est bien. Je chercherai.

CARVAJAN.

Veux-tu me donner la main, maintenant?

PASCAL.

Merci, mon père.

SEPTIÈME TABLEAU

Dans la Grande Marnière. — Une lande traversée par un petit chemin sinueux et aboutissant au mur du cimetière. — A gauche, au second plan, le chemin de Couvrechamps. — L'eglise de Couvrechamps dresse son clocher à jour au deuxième plan à droite. — Clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, PASCAL, MALÉZEAU, LE PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE.

Au lever du rideau, une heure et demie sonne au clocher.

MALÉZEAU.

On marche dans le chemin de Couvrechamps...

PASCAL.

C'est le procureur de la République qui vient à notre rendez-vous... Restez là, je vais au devant de lui...

LE PROCUREUR.

C'est vous, monsieur Carvajan?...

PASCAL.

C'est moi.

LE PROCUREUR.

Je ne suis pas en retard?

PASCAL.

Non. Une heure et demie vient de sonner... Sortons de la zone éclairée. Voici M. Malézeau et M. Robert de Clairefont...

LE PROCUREUR, à Robert.

Croyez, monsieur, que j'accueillerai avec empressement toutes les preuves qui viendront confirmer votre innocence.

PASCAL.

Ces preuves ne se feront pas longtemps attendre. Depuis une semaine, je suis, toutes les nuits, l'assassin à travers le vallon de la Grande Marnière, et je vous le ferai voir comme je l'ai vu.

LE PROCUREUR.

Quel est-il ?

PASCAL.

Le berger de Clairefont.

ROBERT.

Le Roussot ?

MALÉZEAU.

Cet être chétif et pitoyable ?

PASCAL.

En apparence. Car, en réalité, il a la souplesse et la vigueur d'une bête fauve. Du reste vous en jugerez... Que s'est-il passé dans la cervelle obscure de ce misérable? Quel amour bestial et jaloux y est né ?... C'est ce que nul ne peut dire, même lui. Ce qui est certain, c'est qu'au moment où Robert sortait avec Rose du bal de la Saint-Firmin, le Roussot se glissait dans la nuit sur leurs traces, qu'il attendait que la fille se fût engagée dans le chemin de Couvrechamps et qu'alors, bondissant sur elle, il l'emportait dans le taillis...

LE PROCUREUR.

Oui, cela est vraisemblable.

MALÉZEAU.

Evident !

PASCAL.

Certain ! Surprise, Rose crie. Robert vient de la quitter, elle appelle Robert. C'est là que Tondeur et Cassegrain l'entendent... Le cri, qu'ils nous ont donné pour un cri d'épouvante, est un cri d'espérance. Si Robert l'entend, il reviendra sur ses pas et arrachera Rose au monstre qui l'emporte, fou de désirs. Mais Robert est déjà loin... C'est Cassegrain et Tondeur qui accourent... Le berger bâillonne Rose et fuit, mais, dans la course, le bâillon glisse et étrangle la malheureuse... Elle ne crie plus, elle râle... Le Roussot, près d'être atteint, veut échapper... Son fardeau le retarde, il le jette dans un ravin et disparaît.

ROBERT.

Oui ! oui ! c'est cela !

PASCAL.

Voilà ce qui s'est passé, voilà ce que toutes les nuits, dans une sorte de somnambulisme, le meurtrier, poussé par une force inconnue, a refait sous mes yeux et va refaire sous les vôtres. Il marche d'un pas raide et automatique, les yeux ouverts, et cependant sans regards... Il gagne d'abord la place où il a saisi Rose, puis il traverse le vallon, s'arrête au ravin, et se dirige vers le cimetière, où sa victime dort son dernier sommeil. Là, il s'agenouille, se lamente, se laboure la poitrine, en appelant Rose, en la suppliant de lui pardonner, et, sur la pierre, il tombe dans d'horribles spasmes.

LE PROCUREUR.

Et, chaque fois, il refait exactement cet effrayant pèlerinage ?

PASCAL.

Chaque fois. Ce soir M. Jousselin suivra le berger, de

puis son entrée dans la Grande Marnière, jusqu'à son arrivée ici... (Deux heures sonnent au clocher.) Deux heures, il ne tardera pas.

LE PROCUREUR.

Quelles mesures sont prises pour s'emparer du meurtrier ?

PASCAL.

Un agent est posté au bout du mur, prêt à lui couper la retraite. Deux sont dans le cimetière, un dans l'église.

On entend un signal éloigné.

MALÉZEAU.

Ecoutez...

PASCAL.

On nous prévient... il approche... Rangeons-nous... quoique ce soit inutile, car dans son état, il ne voit ni n'entend...

Ils se rangent à gauche, à l'entrée du chemin de Couvrechamps, dans l'ombre.

SCÈNE II

Les Mêmes, LE ROUSSOT, JOUSSELIN.

MALÉZEAU.

Le voici...

PASCAL.

Regardez...

Le Roussot paraît au haut du sentier, il descend, les yeux ouverts, pâle, comme attiré par une force irrésistible. Sur un signe de Jousselin, l'agent saute du mur dans le chemin. — Le Roussot vient en scène, va à la grille du cimetière, s'arrête et là, avec des sanglots et des gémissements, il s'agenouille.

MALÉZEAU.

Ecoutez!

LE ROUSSOT, se déchirant la poitrine avec ses ongles.

Rose! oh! pardon! Rose! Pardon! Rose! Rose!

Il tombe anéanti au pied de la grille.

PASCAL.

Maintenant je vais le réveiller... (Il s'approche du berger et lui pose la main sur l'épaule...) Roussot... Allons, debout... Réveille-toi!

Le Roussot reste à genoux, regardant Pascal sans le voir. Lentement il se lève. Puis il se frappe le front, comme si une lueur éclairait son cerveau obscur. Ses yeux s'éclairent, son visage exprime l'épouvante. Il commence à trembler.

PASCAL.

Roussot, pourquoi erres-tu la nuit près des tombes? Pourquoi sanglotes-tu, en appelant Rose? Quel remords te torture? Allons! avoue : c'est toi le meurtrier?

LE ROUSSOT, avec épouvante.

Moi! Moi! Grâce!

Il recule et va pour fuir. Il s'élance vers le chemin par lequel il est venu. Il le trouve barré par l'agent aposté. Il revient sur ses pas. Il se heurte au groupe de Pascal, Robert, Malézeau et le Procureur. Il trépigne comme une bête traquée, voit la porte de l'église ouverte et s'y jette avec un cri de triomphe.

LE PROCUREUR.

Il nous échappe!

PASCAL.

Non, l'église est gardée.

Jousselin s'élance vers le cimetière. On entend un bruit de lutte dans l'église, puis le Roussot paraît grimpant dans la tour, il arrive à la première plate-forme, s'arrête, écoute. Les agents à sa poursuite paraissent. Il monte plus haut et arrive au clocher.

PASCAL.

Voyez! Il gagne le sommet de la tour. Il se penche en dehors de la plate-forme.

Les agents montent. Le Roussot essaie d'aller plus haut, ne peut pas, se voit pris, alors, avec un rire insensé, il s'élance dans le vide.

ROBERT.

Grand Dieu!

JOUSSELIN, sortant du cimetière.

Mort!

PASCAL, qui s'est approché.

Il s'est brisé sur la tombe même de sa victime.

HUITIÈME TABLEAU

Chez Malezeau. Un salon donnant par une large porte, ouverte au fond, sur un jardin plein de fleurs. A droite, au premier plan, la porte qui mène à l'étude. A gauche, au premier plan, la porte donnant sur le vestibule. Table-bureau au fond. — Canapé au premier plan à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

MALÉZEAU à son bureau. CARVAJAN, assis près de Malézeau. PASCAL, assis sur le canapé. POURTOIS, TONDEUR, FLEURY, assis. CASSEGRAIN, debout à gauche du bureau.

MALÉZEAU, à Cassegrain.

En résumé, la question est fort simple : mes clients pour éteindre tout souvenir d'une déplorable affaire, vous offrent avec une générosité, à laquelle vous n'avez aucun droit, une somme de deux mille francs, à la condition expresse que vous quitterez le pays ?

CASSEGRAIN, hochant la tête.

Ils sentent donc bien qu'au fond leur jeune homme a tout de même quèque petite chose à se reprocher ?

PASCAL, assis sur un canapé.

En aucune façon. Seulement, vous avez proféré publiquement des menaces de mort contre M. Robert de Clairefont et la famille aime mieux vous savoir loin que près.

CASSEGRAIN, froidement.

Je préfère rester. J'aime ce pays-ci... j'y suis né!.

MALÉZEAU, railleur.

C'est le pays qui vous a donné le jour... parfait!... Ça se chante... mais ça ne se fait pas chanter... Il faut vous en aller.

CASSEGRAIN, pleurnichant.

Je ne pourrai donc plus venir sur la tombe de ma pauv' fille, à c'te heure?... Au moins ajoutez cinq cents francs?

CARVAJAN, brusquement.

Assez! Prends l'argent qu'on te jette et va-t'en.

CASSEGRAIN, humble.

Oui, mon bon monsieur le maire.

CARVAJAN.

Et si tu reparais dans le pays, on te fera remettre en route par les gendarmes...

CASSEGRAIN.

Oui, mon bon cher monsieur le maire.

Il prend les billets et les compte.

CARVAJAN.

File!

CASSEGRAIN

Bonjour, monsieur le maire et la compagnie...

MALÉZEAU

Bon débarras!...

SCÈNE II

LES MÊMES, moins CASSEGRAIN.

CARVAJAN, se levant.

Maintenant que ce brigand est parti, expliquons-nous.

Je liquide mes affaires, mon fils l'a désiré... Vous allez donc redevenir maîtres de vous-mêmes. Mais je vous avais promis, à tous, de faire votre fortune et je n'ai tenu que la moitié de ma promesse... Or, si j'ai été dur souvent, nul ne peut dire que j'aie jamais manqué volontairement à ma parole. J'estime donc que je vous dois un dédommagement, et je vous le donne... Vous, Pourtois... vous aurez vingt arpents de prairie à la Sancelle.

POURTOIS, radieux.

Ah ! monsieur Carvajan.

CARVAJAN, sombre.

Ne me remerciez pas... Vous, Fleury, vous aurez la métairie du Capendu.

FLEURY.

Grand merci, monsieur.

CARVAJAN.

Vous, Tondeur...

TONDEUR.

Moi, rien, patron... J'ai fait ma pelote plus ronde que je ne pouvais l'espérer... Et puis, vrai, l'acquittement du jeune comte m'a fait plaisir... J'en ai eu pour mon argent !

CARVAJAN.

Soit ! Maintenant, je ne renonce pas à faire appel à votre dévouement. Vous tenez la ville et la campagne. Le jour où mon fils consentira à se présenter aux élections...

PASCAL.

Je n'y pense guère...

CARVAJAN.

L'avenir modifiera tes intentions...

FLEURY.

Ce jour-là, vous nous trouverez.

Un clerc entre et parle à Malézeau.

MALÉZEAU.

La famille de Clairefont est arrivée.

CARVAJAN.

Allez la recevoir. Nous avons terminé. Au revoir donc, vous tous, et merci d'avance.

Fleury, Tondeur et Pourtois sortent.

SCÈNE III

CARVAJAN, PASCAL.

CARVAJAN, voyant Pascal agité.

Rassure-toi, je ne te retiendrai pas longtemps. Tu vois que j'ai fait comme tu désirais... Ça te fait plaisir? Allons! c'est déjà quelque chose.

PASCAL, avec émotion.

Ah! mon père, pourquoi n'avez-vous pas toujours été ainsi?...

CARVAJAN, sombre.

Tais-toi! Le passé est le passé... Ne nous occupons plus que du présent... Je vais quitter la France pour un an... Ici, je sens que je te gênerais. Ah! ça... tu es bien décidé à t'en aller de la Neuville, ce soir?

PASCAL.

Oui, mon père.

CARVAJAN, l'observant.

Sans regrets?

PASCAL, froidement.

Rien ne m'autorise à en avoir.

CARVAJAN, étouffant un soupir.

Eh bien! Je t'accompagnerai : nous nous séparerons à Paris... A tout à l'heure... (Revenant.) Tu es content de moi?

PASCAL.

Oui, mon père.

CARVAJAN, il lui serre la main.

Tout est bien alors.

Il sort, premier plan gauche.

SCÈNE IV

PASCAL, MALÉZEAU, MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE ANTOINETTE, ROBERT, LE MARQUIS ; ils viennent de l'étude.

MALÉZEAU, à mademoiselle de Saint-Maurice.

Voici le coupable.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, à Pascal.

Eh bien ! vous êtes gentil ! C'est comme cela que vous êtes venu nous prendre à Clairefont ? Nous vous avons attendu à déjeuner, vous savez ?

PASCAL, saluant Antoinette et le Marquis.

Je vous prie de m'excuser... J'ai été retenu.

ROBERT.

Je pense bien que si vous aviez été libre...

LE MARQUIS, assis sur le canapé.

Il s'agit sans doute aujourd'hui, Malézeau, de l'acte d'association entre M. Pascal, moi et les miens, pour l'exploitation de la Grande Marnière ?

PASCAL.

Vous l'avez exigé, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Oui, mon cher enfant, c'était mon seul moyen de nous acquitter envers vous.

Pascal remonte dans le jardin avec Robert.

MALÉZEAU.

Vous apportez, monsieur le marquis, vos terrains et votre usine... M. Pascal son argent. Un directeur sera choisi en commun.

LE MARQUIS.

Parfait !... De la sorte, je n'aurai plus à m'occuper de rien... C'est, je le crois, la seule chance que nous ayons de réussir.

MALÉZEAU.

Cet acte, M. Pascal l'a vu, approuvé, il n'y manque plus que les signatures...

LE MARQUIS.

Bon! Nous avons le temps.

MALÉZEAU.

Je vous demande pardon, monsieur le marquis, c'est que nous ne l'avons pas. M. Pascal part ce soir, et...

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Comment!

ANTOINETTE.

Il part?

LE MARQUIS.

Et où va-t-il?

MALÉZEAU.

Je l'ignore, monsieur le marquis, je ne crois pas cependant qu'il ait l'intention de quitter le continent.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

C'est heureux ! Il ne manquerait plus qu'il retournât en Amérique. Dans des contrées où la fièvre jaune s'attrape, comme chez nous la grippe... Mais pourquoi s'en va-t-il ?

MALÉZEAU.

Il n'a plus rien à faire ici.

ANTOINETTE, doucement, comme à elle-même.

C'est vrai, puisqu'il nous a sauvés !

Elle remonte du côté du jardin où Pascal et Robert sont en vue; Malézeau remonte avec elle jusqu'à la porte.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE, avec éclat.

Vous venez de l'entendre? Regardez-la s'éloigner, tranquille et le sourire sur les lèvres. Elle a l'air ravi. Il n'y a pas de quoi pourtant; car la vérité c'est que nous sommes des ingrats, que Pascal est malheureux et cela par notre faute !

LE MARQUIS, se levant.

Que dites-vous là ?

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Comme il est difficile de voir qu'il se meurt d'amour. Oh ! si je m'appelais Antoinette, si j'avais une autre frimousse et trente ans de moins, je vous réponds qu'il ne partirait pas !

MALÉZEAU, redescendant à part.

Très bien !

LE MARQUIS.

Vous l'épouseriez?

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Avec votre permission !

LE MARQUIS, riant.

Vous l'auriez. Mais je vous ai connu des idées plus exclusives : vous n'admettiez pas qu'un homme existât en dehors de l'aristocratie.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Eh ! regardez comme elle s'est conduite avec nous votre aristocratie ! Avant que ce brave Pascal prît notre défense, tous nos nobles amis nous tournaient le dos... Lui, il a été chevaleresque !... Il n'est pas né, c'est vrai... Mais il est du bois dont nos anciens rois fai-

saient de grands généraux, de grands ministres et, finalement, des ducs et pairs.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas moi qui vous contredirai. Je croyais être le seul libéral qu'il y eût dans la famille. Nous sommes deux maintenant, je m'en félicite.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE

Ce qui me confond, c'est le calme de votre fille. Quand je pense que c'est moi qui l'ai élevée ! Ah ! elle était plus émue le jour du procès, mais, passé le danger, au diable le sauveur !

LE MARQUIS.

Eh ! ma chère... C'est bel et bon !... Mais il y a le père.

MADEMOISELLE DE SAINT-MAURICE.

Eh ! s'il n'y avait pas le père, il n'y aurait pas eu le fils, qui vous a joliment tiré d'affaire, et qui reconstituera votre fortune si vous le laissez faire. Et puis, le père ne sera pas un père éternel.

LE MARQUIS.

Je ne contraindrai pas ma fille... Elle est libre, ayant rendu sa parole à M. de Croix-Mesnil. Mais je ne puis cependant pas la jeter à la tête de M. Pascal... Si encore on savait ce qu'ils pensent, elle et lui !

MALÉZEAU.

Monsieur le marquis, si vous le permettez, je vais essayer de le leur faire dire, à l'un et à l'autre.

LE MARQUIS.

Faites, mon cher ; vous êtes bon diplomate.

Entrent Robert et Antoinette, du fond.

MALÉZEAU.

Et j'ai triomphé de difficultés plus sérieuses.

SCÈNE V

LES MÊMES, ANTOINETTE, ROBERT.

ANTOINETTE, descendant.

Mon père, le croiriez-vous, jusqu'à Robert qui se métamorphose. Il vient de demander à M. Pascal de l'occuper dans la nouvelle exploitation.

ROBERT, gaîment.

Ma foi oui, puisque je n'ai plus le droit de faire des sottises, il faut bien que je fasse des choses raisonnables.

LE MARQUIS.

Eh bien ! allons lire et signer cet acte qui t'inspire de si bonnes résolutions.

Malézeau conduit le marquis vers l'étude, le fait entrer avec Robert et mademoiselle de Saint-Maurice.

SCÈNE VI

ANTOINETTE, MALÉZEAU.

MALÉZEAU.

Décidément, M. Pascal aura été le bon génie de la famille. Espérons qu'en partant, il n'emportera pas la chance heureuse avec lui.

ANTOINETTE.

Oh ! nous le reverrons, Paris n'est pas si loin.

MALÉZEAU.

Qui sait ? Il est sûr d'avance de se faire une belle situation. Il va se jeter à corps perdu dans les affaires. Le travail est le souverain remède.

ANTOINETTE.

A quoi?

MALÉZEAU.

A tous les soucis, à tous les chagrins.

ANTOINETTE.

M. Pascal a-t-il donc des soucis?

MALÉZEAU.

Certes! Il se sépare de son père... il...

ANTOINETTE, l'interrompant.

Mais des chagrins?...

MALÉZEAU.

Il en a aussi, et de cuisants...

ANTOINETTE.

Il a dû vous les confier à vous, son ami, son conseiller.

MALÉZEAU.

Très vaguement...

ANTOINETTE.

Mais encore...

MALÉZEAU.

Eh bien! il aime une jeune fille passionnément et sans espoir...

ANTOINETTE.

S'est-il déclaré?

MALÉZEAU.

Non et il ne se déclarera pas.

ANTOINETTE.

Parce que?

MALÉZEAU.

Parce qu'il considère cette jeune fille comme très au-dessus de lui, et qu'il aimerait mieux mourir que de s'exposer à un refus.

ANTOINETTE.

C'est juste. Mais quelle femme ne serait fière d'être aimée par un homme tel que lui ; et comment pourrait-elle être assez vaine pour ne pas estimer la noblesse des sentiments à l'égal de la noblesse de naissance? Voilà ce qu'il aurait fallu lui dire.

MALÉZEAU.

Eh ! mademoiselle, ces paroles, dans ma bouche, n'auraient eu que la valeur banale d'une consolation... Ah ! c'eût été bien différent si elles avaient été prononcées par une autre personne : par exemple votre tante, votre frère ou vous...

ANTOINETTE.

Moi ?

MALÉZEAU.

Etait-ce impossible ? N'aviez-vous pas su aller au-devant de lui, un jour, pour lui demander de sauver votre frère ?

ANTOINETTE.

C'est vrai...

MALÉZEAU.

Ce que vous aviez fait dans votre intérêt, n'auriez-vous pu le recommencer dans le sien ? Une parole d'estime, un mot de sympathie... Il n'en eût pas fallu davantage, peut-être, pour lui donner la hardiesse de nommer celle qui aime... Et comme c'eût été plus facile que votre première démarche... Et comme il serait encore temps, si vous vouliez... (Remontant un peu en désignant la porte du fond.) Il est là, il me suffirait de l'appeler...

ANTOINETTE, passant à droite en marchant doucement.

Eh bien ! appelez-le.

MALÉZEAU, allant à la porte du fond.

Allons donc !... Pascal...

SCÈNE VII

LES MÊMES, PASCAL, entrant du fond.

MALÉZEAU.

M. de Clairefont est dans mon cabinet en train de signer les actes... Il va falloir que vous veniez le rejoindre.

PASCAL.

Je vous suis.

ANTOINETTE, l'arrêtant.

Dans un instant... Je désire vous parler...

MALÉZEAU, sortant à droite par la porte de l'étude.

Les voilà en présence... Que la jeunesse et l'amour fassent le reste !

SCÈNE VIII

ANTOINETTE, PASCAL.

ANTOINETTE, assise sur le canapé.

On m'a dit, monsieur Pascal, que vous avez l'intention de partir aujourd'hui. Est-ce que c'est vrai ?

PASCAL, debout.

Oui, mademoiselle.

ANTOINETTE.

Vous avez passé la journée d'hier avec nous, et vous ne nous en avez point parlé...

PASCAL, avec embarras.

J'ai pensé que mon départ avait pour les vôtres et pour vous très peu d'importance et...

ANTOINETTE.

Vous nous avez mal jugés. Après les épreuves que vous avez subies pour nous, si nous étions capables de tant d'indifférence, nous serions ingrats, et nous ne le sommes pas... Mais pourquoi ce départ si brusque?

PASCAL.

Le temps que je devais passer ici est écoulé. Il faut que je m'éloigne.

ANTOINETTE.

Vous m'aviez dit que vous reveniez pour toujours.

PASCAL.

Les circonstances m'ont amené à modifier mes projets.

ANTOINETTE.

Votre détermination est inexplicable... Est-ce le moment de quitter ce pays, lorsque vous lui avez rendu la paix et la tranquillité?... Vous n'y avez plus que des obligés et des amis... Qui vous en éloigne?... Regrettez-vous le bien que vous y avez fait? Ou voulez-vous rendre incomplète, par votre absence, la joie de ceux que vous avez arrachés au malheur?

PASCAL, douloureusement.

Par grâce, mademoiselle, ne me demandez plus rien. Vous voyez bien que je ne puis pas vous répondre...

ANTOINETTE, doucement.

Il le faut, cependant.

PASCAL.

Ah! vous me torturez!...

ANTOINETTE, souriante.

Soit! Je vous torture, mais je tiens à connaître toute votre pensée.

PASCAL.

Vous voulez que je parle?...

ANTOINETTE.

Oui, je le veux...

PASCAL, *avec feu.*

Eh bien ! Soyez donc satisfaite. Je vous aurai donné cette dernière preuve d'obéissance, même au risque de vous déplaire et de me perdre à vos yeux. Si je veux partir, c'est parce que je vous aime, et qu'entre vous et moi il y a un obstacle infranchissable... Oui, depuis le premier instant où je vous ai vue, où votre voix a chanté à mon oreille, j'ai cessé de m'appartenir et je n'ai plus eu d'autre rêve que de me dévouer à vous, d'autre ambition que de faire triompher votre cause ! Je vous ai adorée ! Tous mes tourments ont été des délices, puisque c'était pour vous que je les endurais. Ma loyauté, ma délicatesse, tout ce dont vous faisiez honneur à ma conscience, il eût fallu en tenir compte à mon cœur : je l'ai accompli par amour, rien que par amour ! Ah ! pardonnez-moi, je suis un misérable fou ! Il eût été charitable de me laisser garder mon secret. Et vous voyez, maintenant, qu'il faut que je parte, car après cet aveu, il me serait impossible de reparaître devant vous.

Il s'éloigne un peu à gauche.

ANTOINETTE, *se levant.*

Et qui vous dit que je me sois méprise sur vos véritables sentiments?... Qui vous permet de croire qu'ayant accepté votre dévouement, je ne savais pas pouvoir le payer du prix qu'il mérite ?

PASCAL.

Mademoiselle...

ANTOINETTE *s'avançant vers lui au milieu.*

Vous avez un jour, pour moi, sacrifié votre présent votre avenir, engagé votre existence entière. En échange voulez-vous accepter la mienne ?

PASCAL.

Mademoiselle, nous sommes séparés par un abîme.

ANTOINETTE.

Et si je veux le franchir.

PASCAL, reculant d'un pas.

Mademoiselle, je m'appelle Carvajan.

ANTOINETTE.

Moi, je m'appelle mademoiselle de Clairefont et je vous demande si vous voulez de moi pour femme...

PASCAL, lui prenant la main qu'elle lui tend et se courbant comme à ses pieds.

Ah! que je suis heureux!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE MARQUIS, MALÉZEAU, sortant de l'étude.

MALÉZEAU.

Venez, monsieur le marquis, ratifier les paroles de votre fille.

LE MARQUIS, tendant la main à Pascal.

De grand cœur. (A Antoinette.) Tu paies notre dette...

MALÉZEAU.

Avec les intérêts!

LE MARQUIS.

Venez donc, mon cher Pascal, c'est ensemble que nous achèverons mon œuvre.

Il donne le bras à Antoinette qui se trouve ainsi entre son père et son fiancé. Ils remontent tous les trois vers le jardin où paraissent Robert et mademoiselle de Saint-Maurice.

MALÉZEAU, les suivant des yeux.

Allez! monsieur le marquis, réjouissez-vous... Vous

le pouvez maintenant, car avec ce jeune homme, la fortune heureuse est rentrée au château de Clairefont.

SCÈNE X

MALÉZEAU, CARVAJAN.

CARVAJAN.

Malézeau, voici l'heure du départ... Je viens chercher mon fils... Où est-il?

MALÉZEAU.

Regardez.

Du geste il lui montre Pascal et Antoinette qui passent lentement, au bras de l'un de l'autre, dans le jardin.

CARVAJAN.

C'était fatal!... Allons! je partirai seul... Ah! ces Clairefont, ils auront tout : honneur, fortune et bonheur!... Mais c'est égal, pour ça, il a fallu un Carvajan.

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.





